

TB 3AAS

rubbel

HANDELINGEN

DER MAATSCHAPPIJ

VAN

GESCHIED- en OUDHEIDKUNDE

TE GENT

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

DE GAND.

15-16

1919-21

DEEL XV. — TOME XV.

Derde aflevering. — Troisième fascicule.

Chanoine VAN DEN GHEYN. — L'Agneau mystique sous l'occupation allemande à Gand.

Jos. CASIER. — Rapport sur les travaux de la Commission locale des Monuments devant les années 1917-1918.

GAND

V. VAN DOOSSELAERE, IMPRIMEUR

17, boulevard d'Heirnisse

1919

P. S. — De vorige aflevering droeg de misslag D. XIII, 5^e afl. ; lees D. XV, 2^o afl.

P. S. — Le fascicule précédent porte par erreur T. XIII, 5^e fasc. ; lisez T. XV, 2^e fasc.

Chanoine VAN DEN GHEYN,
président de la Société d'Histoire
et d'Archéologie de Gand.

L'Agneau mystique

sous l'occupation allemande

à Gand.

L'Agneau mystique et l'occupation allemande

A GAND.

Au moment où je m'apprete à recueillir mes souvenirs pour écrire cette page d'histoire locale à propos des van Eyck, je me sens arrêté par un scrupule : ne me faudra-t-il pas faire un emploi abusif et toujours prétentieux du pronom personnel à la première personne ? Je m'en excuse à l'avance, mais le sujet que j'ai à traiter, m'a paru mériter l'attention d'une société, où pendant l'occupation allemande, à très nombreuses reprises, fut portée à l'ordre du jour de ses séances la question des van Eyck.

Pour lors il s'agit de vous dire quel fut pendant cette guerre mondiale, le sort échu à l'immortel chef d'œuvre, connu sous le nom de l'Adoration de l'Agneau mystique.

Dès le début des hostilités, et qui en Belgique s'ouvrirent le 4 août 1914, je me mis à songer aux mesures éventuelles à prendre, en vue de la conservation de l'inappréciable trésor que possède la cathédrale de St Bayon. Ma qualité de trésorier m'imposait ce devoir et ce souci, et bientôt l'idée de le cacher ne me laissa plus de repos.

Je pris conseil auprès de quelques amis, mais les avis étaient partagés. Je me souviens du dilemme qui me fut posé un jour par l'un d'eux : les Allemands seront ou vainqueurs ou vaincus. Vainqueurs, si la fantaisie leur prend d'enlever le van Eyck, vous serez incapable de vous y opposer ; vaincus, s'ils ont pendant l'occupation transporté le tableau à Berlin, ils devront vous le rendre. D'ailleurs, continua-t-il, je juge absolument inutile de le cacher, car les Allemands vous obligeront à dévoiler la cachette. Je m'y refuserai, fut ma

réponse. — Oui, mais s'ils vous mettent un browning sur la poitrine? — Je leur dirai : tirez !

Aurais-je tenu pareil langage, en face de la réalité? Je ne prétends pas exagérer ma bravoure, et je remercie Dieu de m'avoir épargné l'occasion d'en avoir dû fournir la preuve.

Mais cette conversation, que je ne crois pas inutile de rappeler, me détermina dans la suite à chercher le moyen de créer chez l'ennemi la conviction que, caché, le chef d'œuvre n'était plus en notre possession.

La question fut longuement examinée par l'autorité diocésaine, et à l'évêché aussi on n'était pas d'accord. Pour le dire en passant, le fameux dilemme, dont je viens de faire l'exposé, augmentait l'indécision du Doyen du Chapitre, président du conseil de fabrique de St. Bavon.

Les jours se passaient, tandis que s'accroissait le danger d'une invasion prochaine. Il fallait se déterminer à prendre un parti, et c'est alors qu'il fut décidé que je serais allé prendre conseil à la fois chez M. le Bourgmestre et chez M. le Ministre van den Heuvel... et l'on se rangerait à leur avis, s'il était concordant.

Je tiens à déclarer ici que le conseil de fabrique de Saint-Bavon tenait à ne pas laisser ignorer au premier magistrat de la ville le départ du tableau des van Eyck, si cette éventualité devait se produire. Car jusqu'à cette heure on discutait la question de principe, et personne n'avait encore choisi l'endroit de la retraite à imposer aux van Eyck.

Monsieur le Bourgmestre, qui me reçut très obligeamment dans son cabinet à l'Hôtel de ville, me parut hésitant. Il évitait même de me donner une réponse catégorique, et je l'avoue, chaud partisan de l'idée de dérober aux regards indiscrets de l'ennemi le célèbre polyptique, je fus un instant désappointé de ne pas trouver l'appui que j'espérais et que je sollicitais.

Je déclarai à M. le Bourgmestre que je devais également prendre conseil auprès de M. le Ministre vanden Heuvel. Heureuse inspiration, car aussitôt M. le Bourgmestre de me dire : C'est une excellente idée. M. le Ministre aime beaucoup les arts et il agira avec prudence et discrétion. Suivez son avis, et je me

rallie d'avance à son idée. Mais quelle que soit la solution à intervenir, je désire ignorer absolument l'endroit où, le cas échéant, vous auriez à cacher l'Agneau.

J'eus la bonne fortune de rencontrer M. le Ministre van den Heuvel chez lui quelques moments après l'entretien, dont m'avait bien voulu honorer M. le Bourgmestre. A peine quelques courts préambules, et je posai à M. le Ministre la question qui devait être tranchée à tout prix : Faut-il cacher le tableau, ou non.

Je vois encore M. van den Heuvel assis devant son bureau encombré de livres et de paperasses. Il m'avait écouté attentivement, sans m'interrompre. A la question posée, il répondit par un mot : Cachez !

J'étais soulagé, car la cause désormais était jugée.

Je ne m'attarderai pas aux autres détails de ma conversation avec M. le Ministre van den Heuvel, ne voulant maintenant comme plus tard, ne retenir que ceux qui tendent à établir que le projet à exécuter dans la suite, a fait l'objet de mûres délibérations, et n'est pas le résultat d'une crainte fiévreuse, ou d'un affolement.

Il importe en effet de se rendre compte du danger réel qu'offrait la décision prise. On exposait le tableau à des détériorations possibles à la suite d'un déplacement, et de son changement de milieu. C'étaient les objections que faisaient valoir en général ceux qui étaient partisans du *statu quo*, et il faut bien le reconnaître, celles-ci méritaient d'être prises en sérieuse considération.

Le choix de la cachette devait être judicieux, car celle-ci devait remplir bien des conditions. Elle devait être sûre, répondre aux garanties réclamées pour la conservation en bon état du chef d'œuvre remisé, suffisamment accessible pour pouvoir, si nécessaire, donner au tableau les soins voulus, à l'abri de l'humidité, et permettant la circulation de l'air.

C'est ici que vint se placer l'heureuse et si utile intervention de M. Pierre Nyssens, à qui j'avais confié mon embarras. J'ai votre affaire, me dit-il, et j'estime que la cachette ignorée de tous conviendrait parfaitement à votre projet. Nous fixâmes jour pour procéder à l'examen de l'endroit désigné par lui.

Dans l'entretemps j'avais fait choix de mes collaborateurs. Ceux-ci me semblaient tout indiqués, puisqu'à l'occasion d'un cortège religieux que j'avais eu à organiser au début du mois d'août à Lede-lez-Alost, j'avais pu une fois de plus apprécier et leurs connaissances artistiques et leur serviabilité. Je m'adressai donc à Messieurs Frans et Henri Coppejans, et à M. Joseph Cornelis. Je leur fis part de mes intentions, et leur demandai de me prêter leur dévoué concours. Je connaissais trop bien l'amour qu'ils vouaient à l'art, pour douter un seul instant de leur acquiescement; aussi ne fus-je pas surpris de voir qu'ils se déclarèrent tout disposés à me seconder dans cette délicate entreprise.

Lorsqu'au jour fixé je me rendis avec mes chers collaborateurs à la cachette désignée par M. Nyssens, nous fûmes d'accord pour la trouver excellente... mais nous nous rendîmes compte en même temps, qu'elle aurait été trop étroite pour abriter les quatre panneaux, dont se composait la partie originale du polyptique de l'Agneau. Mais tant mieux, déclare l'un de nous : multiplions nos chances en partageant le trésor. Plaçons ici les trois panneaux supérieurs, et mettons-nous à la découverte d'un autre local, qui présente pour le panneau central les mêmes conditions favorables.

M. Frans Coppejans après de nombreuses recherches, finit par trouver un second abri, et celui-ci, grâce à quelques habiles adaptations réalisa bientôt l'idéal que nous avions rêvé,

Nous avons donc de quoi loger confortablement le van Eyck, sans compromettre son merveilleux état de conservation.

Il fallait songer maintenant à l'emballage; c'est M. Cornélis qui régla ce détail qui avait toute son importance. A cette époque, on pouvait encore se procurer du bois sec. Monsieur Cornélis s'adressa à M. Van Herreweghe, et commanda quatre caisses dont il fournit les dimensions; mais il eut bien soin d'en laisser ignorer la destination. Ces caisses devaient être livrées au jour fixé dans son atelier, rue des ramoneurs.

On pouvait donc procéder avec calme au déménagement, puisque toutes les mesures préliminaires étaient prises. Toutefois

cette dernière opération devait se faire aussi dans le silence et le mystère.

On se rappelle la disposition des esprits pendant la 2^e quinzaine du mois d'août. Liège après une héroïque défense avait succombé, Louvain avait été en partie incendié, Namur était menacé. Si le public avait dû s'apercevoir qu'à la cathédrale nous sauvions nos meubles, le fait aurait été commenté en sens divers, et peut-être provoqué une panique comme celles qui se produisirent aux environs de la ville certains jours d'août et de septembre.

Nous devons agir à l'insu de tout le monde, même des employés de l'église. J'avais à l'époque, où fut accordée à la *photografische gesellschaft* de Berlin l'autorisation de photographier le tableau, assisté au démontage des panneaux, et j'en avais gardé très présent le souvenir. J'avertis Messieurs Coppejans et Cornélis de la façon dont il fallait procéder, et les priai de se munir de tous les instruments nécessaires au travail. La cathédrale chaque jour se ferme à midi, mais déjà à une heure arrivent les nettoyeuses pour récurer et épousseter les chapelles et les locaux afférents à l'église.

Nous ne disposions que de 60 minutes pour mener à bien notre entreprise. Le ciel nous fut propice, car au bout de 35 minutes, nous étions parvenus à décrocher les panneaux, et à les transporter à l'évêché, sans que personne ne s'en fut aperçu. Nous-mêmes nous nous étonnions d'avoir pu en un si court intervalle, achever la besogne. Nous refermâmes avec soin les volets-copies de Coxie, et descendîmes le rideau protecteur; quelques jours après j'informai moi-même les employés de la cathédrale de la disparition du tableau.

Nous attendîmes jusqu'au lendemain avant de mettre les panneaux en caisse, mais au préalable nous les examinâmes avec soin, enlevant la poussière au moyen d'un foulard de soie très légère, et évitant d'y laisser la moindre trace d'humidité.

Chaque panneau avant d'être déposé dans sa caisse, fut enveloppé d'une couverture de laine et de molleton, mais avant de recouvrir définitivement l'admirable peinture, et de fixer le couvercle, nous regardâmes longuement et avec attendrissement chaque partie du chef d'œuvre, car le travail que nous

exécutions nous paraissait macabre, et il nous semblait que nous procédions à l'ensevelissement de l'immortel tableau.

Quand, disions-nous, lui sera-t-il donné de ressusciter dans sa gloire, sous le soleil de la patrie délivrée?

Il fallait songer maintenant à lui faire intégrer son nouveau domicile : il avait été décidé d'opérer ce déménagement en plein midi. De tragique qu'elle était il y a un moment, l'affaire devenait plutôt comique. La charette sur laquelle devaient être déposées les caisses renfermant l'inestimable trésor, attendait déjà dans la cour de l'Evêché. Mais qui de nous accepterait de la conduire? La question avait été débattue la veille. M. Frans Coppejans la résolut très ingénieusement, en proposant de demander à son frère Charles, poëlier de son état, de bien vouloir s'en charger, et de garnir le véhicule des accessoires nécessaires. Ainsi fut fait. M. Charles Coppejans vint en habit de travail avec une charette de louage, et lorsqu'y furent déposés nos précieux colis, nous les fîmes disparaître sous un amoncellement de vieux fer, tuyaux défoncés, poêles éventrés, le tout entremêlé de copeaux et de pièces de bois, de tapis déchiquetés et de lambeaux d'étoffe multicolore.

Au sortir de l'évêché nous prîmes des routes différentes pour nous rejoindre au premier local qui devait recevoir la Sainte Vierge et Saint Jean.

M. P. Nyssens, averti de notre arrivée, nous y attendait; mais lorsqu'il vit ce camouflage improvisé, mais rendu nécessaire pour permettre à van Eyck de voyager incognito en plein midi à travers la ville, il fut pris d'un fou rire, et s'écria : Ma foi, non, personne ne peut soupçonner que cette charette transporte des millions.

Comme celle-ci pénétrait à l'intérieur de l'immeuble qui devait abriter les panneaux, le public n'assista pas au déballage. Le panneau représentant Dieu le Père ne trouvant pas place dans le premier endroit, fut réservé pour la seconde cachette dont nous avons fait choix. Il y fut commodément installé à côté du panneau central.

Le premier acte venait d'être joué, mais avant de nous séparer nous nous engageâmes solennellement de ne jamais

révéler le secret qui nous était confié, et de n'y même plus faire allusion entre nous.

Personne à Gand, je le répète, ne se doutait de l'enlèvement du tableau, et ce ne fut pas sans une vive satisfaction que je vis quelques jours après m'arriver chez moi un de mes amis, qui me reprocha mon insouciance à l'égard de l'Adoration mystique. Je l'écoutai avec un indicible plaisir et quand il eut fini de bien me persuader qu'il n'y avait plus un moment à perdre pour mettre le polyptique en lieu sûr, je me contentai de lui répondre : Cher ami, voilà dix jours qu'il n'est plus à Saint Bavon ! ... mais permettez-moi de vous laisser ignorer l'endroit où je l'ai caché !

Mais avant d'en arriver au second acte où les Allemands prétendent tenir les rôles principaux, il faut ici placer un intermède.

Sans trop m'inquiéter du browning, dont m'avait menacé un charitable ami dans la conservation que j'ai rappelée au début, je me préoccupais cependant de la réponse à faire aux occupants à l'heure, où ils réclameraient éventuellement le tableau. Mon principal souci fut donc de chercher une preuve matérielle établissant que le chef d'œuvre n'était plus en notre possession.

Je crus avoir trouvé le joint, et avec le consentement du Président de la fabrique de Saint Bavon, je m'en fus trouvé le Ministre vanden Heuvel et lui exposai mon idée.

Il faut, lui dis-je, créer une fiction, dont la vraisemblance garantira l'exâctitude. Les chanoines de Gand ont commis jadis la lourde faute d'avoir mutilé le chef d'œuvre des van Eyck, en autorisant la vente des volets. Ils reculent maintenant devant l'énorme responsabilité de garder pendant les péripéties si douteuses de la guerre la partie centrale et la plus importante du polyptique. Ils s'adressent donc avec confiance au gouvernement belge pour que lui, tout en reconnaissant les droits inaliénables de la cathédrale, veuille bien dans les circonstances actuelles, décider des mesures à prendre, et garantir lui-même la conservation du tableau.

Je développai mon système de défense contre les Allemands, et insistai auprès du Ministre van den Heuvel, à l'effet

d'obtenir de M. le Ministre Poulet une lettre, qui nous mit à couvert.

M. van den Heuvel abonda dans mon sens, et n'hésita pas à me promettre de faire la démarche dans le sens indiqué.

Le dimanche 30 août à 8 heures du soir, il m'écrivait un mot, me priant de me rendre immédiatement chez lui. Il me remit alors la fameuse lettre que je reproduis ici et qui a eu l'honneur d'être souvent et largement commentée.

Dans son empressement, ou plus encore par force de l'habitude, le ministre Poulet l'avait datée de Bruxelles. Il s'est par après aperçu de l'erreur commise, et remplaça Bruxelles qu'il barra, par Anvers, où déjà à cette époque s'était éphémèrement fixé le gouvernement.

Ministère de la Justice
Cabinet

Bruxelles, le 30-8-1914.
Anvers,

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de vous informer qu'il y a lieu de prendre des mesures d'urgence à raison des périls qui peuvent menacer la conservation du tableau de l'Agneau mystique, ornant la cathédrale de St Bavon.

Je vous prie en conséquence de bien vouloir faciliter la besogne du fonctionnaire chargé de transporter ce tableau en Angleterre et qui se présentera le lundi 31 courant à la cathédrale.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération distinguée.

P. POULLET,

Ministre des Sciences et des Arts.
Ministre de la Justice ad interim.

*Monsieur le Président de la Fabrique de S. Bavon,
à Gand.*

Ma foi, dis-je à M. van den Heuvel, après avoir pris connaissance de la lettre, une chose m'étonne, c'est l'intervention de... l'Angleterre dans cette affaire.

C'est moi, me répondit-il, qui ai suggéré cette idée à M. le ministre Poulet, pour mieux encore donner le change.

Nous eûmes bientôt l'occasion de faire valoir le document, et voici en quelles circonstances.

Les Allemands étaient installés depuis quinze jours à Gand, quand je reçus avis que le baron von Keudell, qui s'intitulait à cette époque directeur de l'administration civile, nous fit savoir qu'il désirait visiter la cathédrale. Je fus chargé de le recevoir et de le piloter. Cela se passait le lundi 26 octobre 1914. Je passe sur bien des incidents de cette visite, pour ne retenir que celui relatif au tableau des van Eyck. Le dit Baron, accompagné de plusieurs officiers et d'un interprète, venait de pénétrer dans la chapelle de Judocus Vydt. Je relevai le rideau, et ouvrant les volets, j'indiquai la place demeurée vide. Voilà, lui dis-je, où se trouvait jadis le tableau de l'Agneau.

— Oui, observa von Keudell, je sais qu'il n'est plus ici.

— Pour vous faire connaître le motif de son départ, répliquai-je, il me suffira de vous donner lecture de la lettre que voici.

Et solennellement je lus la lettre en question. Mais à peine avais-je prononcé les mots : « du fonctionnaire chargé de transporter le tableau en Angleterre », que tous ces officiers s'esclaffèrent, et m'interpellèrent en chœur : « Et vous avez confiance dans l'Angleterre, et vous vous imaginez que les Anglais vous renverront le tableau. Faites une croix sur votre van Eyck, vous ne le reverrez plus jamais à Gand. » Cela dura ainsi cinq minutes à jets continus. Il me parut que les Allemands avaient eu le temps voulu pour exprimer leurs sentiments vis-à-vis des Anglais, et je mis fin à leurs discours en leur disant : Messieurs, j'ignore quel est l'accord conclu entre le gouvernement belge et le gouvernement anglais : cela ne me regarde pas. Nous avons à obéir aux ordres donnés par le gouvernement, qui était notre gouvernement légitime. Ce serait sans doute pour Gand un malheur irréparable, si le tableau ne devait pas nous revenir, mais je vous avoue que je préférerais le savoir conservé intact en Angleterre, que de le voir brûlé ici par les Allemands. En Angleterre il sera donné à tout le monde d'aller l'admirer, tandis que la destruction que vous fîtes à Louvain de la bibliothèque de l'Université, n'a servi à personne !

Mes Allemands ne riaient plus, et personne ne jugea nécessaire de me réfuter. Puis souriant je me tournai vers le baron en lui disant : Suivez-moi, car j'ai à vous montrer un tableau très intéressant. Je l'arrêtai devant le Lucas d'Heere : Salomon et la reine de Saba. Je lui fis remarquer que le peintre avait représenté Salomon sous les traits de Philippe II. Vous voyez, lui dis-je, qu'à toutes les époques de l'histoire, il y a eu des courtisans.

Vers la fin du mois de janvier 1915, le Président de la fabrique d'église recevait du président de la Zivilverwaltung Ecker, une lettre, le priant de bien vouloir lui fournir un certificat, comme quoi les Allemands n'avaient pas enlevé le tableau de l'Agneau.

Que s'était-il passé? Une revue Italienne *La Fanfulla della Dominica* avait gravement lancé la nouvelle que les Allemands venaient d'enlever de la cathédrale de S^t Bavon... les volets des van Eyck, pour les joindre au panneau central qui déjà se trouvait à Berlin. On se rend compte de la légèreté avec laquelle l'auteur avait écrit son article. Une revue d'art pouvait-elle ignorer que les volets étaient depuis longtemps déjà au Musée de Berlin, tandis que c'étaient les panneaux du centre que seul possédait encore la cathédrale de S. Bavon?

On ne pouvait refuser à M. Ecker le certificat d'honnêteté qu'il réclamait à bon droit, et le 29 janvier 1915 lui fut remise la pièce suivante :

Le soussigné déclare que les panneaux de l'Adoration de l'Agneau des frères van Eyck conservés à la Cathédrale de S^t Bavon à Gand, n'ont pas été enlevés par les Allemands, mais ont été par ordre de M. Poulet, ministre des sciences et des Arts et ministre de la Justice ad interim, mis à la disposition du gouvernement belge.

Signé A. DE BOCK, vic.-gén.
président de la fabrique de l'église S^t Bavon.

Nous croyions l'incident clos, parce que nous ne connaissions pas encore les secrets de l'administration allemande.

Donc le dimanche 7 février 1915, je reçois vers 2 heures la visite d'un gendarme pour m'informer que son commandant

désirait me parler, et serait venu me trouver chez moi vers 3½ heures. A cette époque nos maîtres daignaient encore se déranger eux-mêmes, mais dans la suite ils ne tardèrent pas à en perdre l'habitude.

Au regret, lui dis-je, de ne pouvoir à ce moment recevoir votre commandant, puisque mon service me retient à la cathédrale jusque vers 5 heures. — Dans ce cas il viendra à 5 heures, et à 5 heures je reçus mon commandant. Quand je dis mon commandant, c'est que déjà j'avais eu maille à partir avec lui, lorsqu'il prétendait faire l'ascension de la tour de St Bavon, pour s'assurer s'il n'y avait pas là de télégraphie sans fil, ou d'autres signaux indicateurs.

Mon commandant me refait à nouveau l'histoire du prétendu vol du tableau de l'Agneau par les Allemands, tel que l'avait raconté la revue Italienne. Je dois donc lui déclarer que les Allemands n'ont rien volé à St Bavon.

Mais, commandant, lui dis-je, je suis au courant de l'affaire, et la déclaration que vous me demandez, elle a déjà été faite en bonne et due forme, et celle-ci, à sa demande, a été envoyée dès le 29 janvier, à M. Ecker, président de l'Administration civile.

Goûtez, je vous prie, l'exquise saveur de la réponse que me fit le commandant de la Gendarmerie, et que je me suis empressé d'acter dans mon journal de guerre : *Oh ! M. Ecker, c'est un civil ! Peu nous importe ce que lui fait. Nous, nous sommes des militaires, et votre déclaration doit être faite à des militaires.*

Il voulut néanmoins se contenter d'une déclaration verbale de ma part, à la condition de lui donner exactement mon nom. Je lui passai ma carte, et voilà mon gendarme qui se confond en remerciements et en excuses pour m'avoir dérangé..

Les mois qui suivirent furent des mois d'accalmie. Il y eut bien de temps à autres des visiteurs allemands qui exhalèrent leur mauvaise humeur en termes plus ou moins aimables, à cause du désappointement qu'ils éprouvaient en constatant l'absence de l'Agneau. Les employés de la cathédrale avaient d'ailleurs été stylés. A ceux qui demandaient à voir le célèbre

polyptique, ils avaient à répondre qu'il n'était plus à Saint-Bavon. Si l'on insistait pour connaître la date de son départ, ils avaient à l'indiquer de la manière suivante : il a été enlevé depuis l'incendie de la bibliothèque de Louvain. Généralement plus personne n'insistait pour en savoir davantage. Mais aux plus curieux qui désiraient savoir où il était, on pouvait donner satisfaction, en disant qu'il était en Angleterre.

Au début du printemps nous allâmes mes amis et moi rendre visite aux van Eyck, pour constater comment ils avaient passé l'hiver dans leur nouvel home. Dois-je vous dire que ce ne fut pas sans émotion que nous ouvrîmes les caisses pour constater l'état des merveilleux panneaux ? O bonheur ! pas la moindre trace de moisissure ou de chancis, pas la plus légère égratignure, pas le moindre dégât. Nous ne pouvions être plus rassurés que nous le fûmes en ce moment.

* * *

Au mois d'août 1916, le jour même où commencèrent les hostilités en Belgique le 4, s'ouvrit pour nous l'ère des grandes tracasseries. C'était un vendredi, mais déjà la veille nous étions prévenus de ce qu'allait se produire le lendemain. En effet M. le Président de la fabrique était informé de l'arrivée de deux commissaires spéciaux, où si l'on préfère de deux enquêteurs chargés de découvrir la retraite des van Eyck. Ce fut heureux pour nous d'avoir eu quelques heures pour nous préparer à recevoir ces Messieurs, comme il convenait.

Il fut bien entendu entre nous que le Président de la fabrique de S^t Bavon, au reçu de la lettre du ministre Poulet, s'était déchargé sur le trésorier du soin d'exécuter les ordres donnés, et que c'était donc moi seul qui pouvais fournir les renseignements concernant cette affaire.

Le matin même, le vendredi 4 août, en quittant mon Président à l'évêché, j'y croisais les deux allemands en compagnie de M. Herman De Baets.

L'entrevue avec le Président ne dura guère : celui-ci se contenta d'exhiber la fameuse lettre de M. Poulet, dont les Allemands prirent immédiatement copie ; mais après qu'il leur eut assuré qu'il ignorait les détails de l'affaire, puisqu'il

l'avait confiée à son trésorier, ils quittèrent l'évêché, pour se rendre chez moi. Il était exactement 11 heures du matin.

Je copie ici mon journal que je rédigeai immédiatement après le départ de mes trois visiteurs. Mais permettez-moi tout d'abord de vous les présenter.

Celui qui remplira le rôle de juge d'instruction, et qui seul m'interrogera, c'est le Geh. Reg. Rats Professor Dr P. Clemen de Bonn, Vorsitzende des Denkmalarates der Rheinprovinz. Il porte la croix de fer — naturellement — parle avec une sage lenteur, et pèse tous ses mots, qu'il ne trouve pas toujours avec une égale aisance. (1)

Son comparse était « Herr Dr Hensler vom General-Gouvernement in Brussel, mais qui précédemment était attaché au musée de Dresde. Celui-ci ne prit pas une part active à la conversation, mais se contenta pendant mon interrogatoire, de souffler de temps en temps quelques mots à l'oreille du Dr Clemen.

Car il n'en fallait pas douter, c'est mon procès que les deux émissaires du gouvernement impérial venait instruire.

M. l'avocat Herman De Baets, député permanent, était toujours de la compagnie.

Dr Clemen commence pompeusement à me déclarer qu'il est chargé par S. M. l'Empereur (il s'incline en prononçant ce nom auguste) de faire une enquête sur l'état des tableaux en Belgique.

Pourriez-vous, me dit-il, me fournir quelques renseignements sur l'état actuel du tableau des frères van Eyck ?

C'était, on le voit, un exorde par insinuation.

Impossible; fut ma réponse, ces panneaux ont été mis à la disposition du gouvernement belge pour être transportés en Angleterre. Fin août, nous reçûmes une lettre du ministre...

(1) J'ignorais à cette époque que cet archéologue payé dans son pays pour conserver et protéger les monuments de la contrée baignée par le Rhin, avait dépensé avec son encre de vains efforts pour justifier la destruction de nos merveilles architecturales en Belgique et notamment celles de la région de l'Yser, intentionnellement dévastée par la persévérante fureur de ses compatriotes, émules trop convaincus des Vandales et des Huns.

L'allemand, interrompant : Je sais, j'ai vu cette lettre chez M. le Président du Conseil de fabrique. Mais depuis lors, n'avez-vous pas reçu des nouvelles au sujet du tableau ?

Moi. Des nouvelles ? Comment aurais-je pu recevoir une lettre d'Angleterre ? Pareille lettre n'aurait pu me parvenir que par fraude, et si l'autorité allemande s'en fut aperçue, il y a des mois déjà que je serais en prison.

Dr Clemen. Croyez-vous que ces panneaux sont en Angleterre ?

Moi. Je n'ai rien à croire à ce sujet. Le gouvernement belge nous a transmis ses ordres formels. Nous n'avions qu'à les exécuter. Nous le faisons d'autant plus volontiers, que par le fait même notre responsabilité était à couvert.

J'ouvre ici une parenthèse : il ne me fallut pas longtemps pour apprécier la mentalité de mon interlocuteur. Il a sinon la conception, du moins la parole très lente, et en lui fournissant plus de détails qu'il n'en demande, je cherche à le dérouter, et à embrouiller ses idées, de manière qu'en fin de compte il n'y voit que du feu.

Vous n'ignorez pas, Monsieur, lui dis-je, que les chanoines de Gand portent devant l'histoire la lourde responsabilité d'avoir si imprudemment vendu les volets du polyptique. Ils sont actuellement et très malheureusement pour nous, à Berlin. A nous donc pendant cette guerre, incombait la charge redoutable de conserver les panneaux du centre. Nous en étions réellement effrayés. Aussi, pourquoi vous le cacherais-je, nous étions au fond très heureux de voir le gouvernement nous venir en aide.

Dr Clemen. Oui, je comprends : comme trésorier vous étiez heureux que votre responsabilité fut dégagée, mais comme amateur d'art vous ne pouviez cesser de vous intéresser au sort du tableau.

Moi. Evidemment, mais je n'avais sous ce rapport aucune inquiétude, convaincu comme je l'étais que toutes les mesures de précaution avaient été prises par le délégué du gouvernement, auquel l'œuvre des van Eyck avait été remise.

Dr Clemen. Soyez assuré que nous aussi nous nous intéressons vivement à la conservation de ce chef d'œuvre, et le

seul but de notre visite sera de vous dire quels moyens vous devez employer pour le conserver en bon état, tout en le tenant caché. Nous n'avons nulle intention de vous l'enlever.

Moi. J'ai déjà fait observer à des médecins allemands qui me reprochaient d'avoir par méfiance enlevé le tableau de la cathédrale, qu'il y avait d'autres motifs encore pour justifier cette mesure, et même l'imposaient.

Et je lui racontai comment à Anvers, malgré la convention établie entre l'administration communale et l'armée assiégeante de respecter les monuments religieux et les édifices civils, une bombe avait pénétré dans le transept de la cathédrale et éclaté en face de l'endroit où se trouvait la descente de croix de Rubens, mettant en pièce le rideau protecteur. Si le tableau avait été laissé en place, il aurait été irrémédiablement perdu.

Dr Clemen daigna me donner raison. Il faut prendre des précautions, m'assura-t-il, et puis d'un ton mielleux et à voix basse : vous connaissez maintenant mes intentions : dites moi, à moi tout seul, où vous l'avez caché. Je vous promets de garder le secret. Je désire le voir uniquement, pour vous signaler les mesures à prendre en vue de sa conservation.

Moi. Faites-moi toutes les promesses qu'il vous plaira. Couvrez, si vous le désirez, cette table de pièces d'or pour me corrompre. C'est inutile, puisque je ne puis vous fournir d'autres renseignements que ceux que je vous ai déjà donnés.

Dr Clemen. Soit, mais dites-moi au moins quelles sont les personnes qui ont vu enlever le tableau, car il est tout -à-fait impossible que le fait ait passé inaperçu.

Moi. A ce point inaperçu, que le tableau avait quitté la cathédrale depuis quinze jours, quand des artistes vinrent me reprocher de n'avoir pas encore mis les van Eyck en sûreté.

Pour le coup notre allemand était absolument ahuri, et ne savait comment manifester sa surprise.

Oui parfaitement, c'est comme je vous le dis ! Mais il n'y a pas lieu de tant s'en étonner. Si ce tableau avait décoré l'église basse, alors j'en conviens, il eut été plus difficile de garder si longtemps secret son enlèvement. Mais il est déposé dans une chapelle où personne ne peut pénétrer, et, qui est située dans une partie peu en vue de l'église.

Dr Clemen. Cependant laissez-moi vous dire que j'estime pour le moins invraisemblable qu'un fonctionnaire parvienne en si peu de temps à décrocher pareil tableau. Il a fallu nécessairement dresser des échafaudages, et tout cela ne se fait pas si vite.

J'avais reçu ces Messieurs dans mon salon où pend bien évidence la reproduction photographique de l'Agneau.

Voyez-vous, lui dis-je en la lui montrant, voyez-vous cette photographie. C'est la fotografische gesellschaft de Berlin qui l'a exécutée.

Dr Clemen. — Oui, je le sais.

Moi. Eh bien, c'est moi qui six jours durant ai dû surveiller le travail. Comme les photographes avaient déclaré ne pouvoir pas opérer dans la chapelle, le recul étant insuffisant, il a fallu démonter le polyptique, et transporter à l'évêché les quatre panneaux. Combien de temps, croyez-vous, a-t-il fallu pour enlever les panneaux?... Et le regardant fixement : tout juste 35 minutes, Monsieur, 35 minutes, et en fait d'échafaudage nous avons requis... deux échelles !!

Je triomphai un instant de la stupéfaction de mon enquêteur, et voulant de mieux en mieux le convaincre, pour détourner plus efficacement le cours de ses idées, je lui expliquai longuement, et sans perdre haleine, comment il faut procéder pour démonter le tableau de l'Agneau.

Après ces explications techniques que je ne lui laissai pas l'occasion d'interrompre, le Dr Clemen reprit : Oui, je comprends, mais il fallait des caisses.

Moi. D'accord, mais ces caisses avaient été commandées à l'avance par moi-même. Je n'en ai fait aucun mystère, et la meilleure preuve que je puis vous en donner, c'est que dans le compte de l'église pour 1915, que je devais transmettre à l'autorité allemande, je n'ai pas hésité à faire figurer la dépense en question avec pièces à l'appui. Je pourrais, si vous le voulez, vous citer le nom de mon fournisseur, mais ne le puis pour le moment, puisque les pièces ne sont pas encore revenues de Bruxelles. Je vous dirai encore qu'outre des caisses j'avais également commandé des couvertures de laine et tout le nécessaire pour l'emballage des panneaux.

Dr *Clemen*, avec un fin sourire : Vous devez beaucoup aimer les Anglais, pour leur faire un si joli cadeau ; car votre tableau vaut dix, vingt millions.

Moi. Monsieur, ce tableau est hors prix ! Quant à aimer les Anglais, moi je n'aime qu'un pays : c'est la Belgique, parce qu'elle est ma patrie ; mais celle-là je l'aime passionément ! J'ai eu de la sympathie pour les Allemands jusqu'en 1914, et je me rendais volontiers chez vous, pour y admirer les œuvres d'art que vous possédez. Mais depuis que la guerre a éclaté, je concentre toutes mes affections sur ma seule patrie, et n'ai de spécial attachement ni pour les Anglais, ni pour les Français, ni pour les Russes.

Dr Clemen. Je comprends que vous aimez votre patrie, mais....

J'étais lancé, et ne voulant pas laisser échapper l'occasion de dire tout le fonds de ma pensée ; Si vous désirez connaître, lui dis-je, mon opinion sur l'éventualité dont vous nous menacez de ne plus revoir notre tableau à Gand, je vous dirai que je considérerais la perte de van Eyck comme un désastre artistique pour le pays, et une catastrophe pour la cathédrale, puisque le chef d'œuvre a été créé pour elle. Mais quoiqu'il arrive, j'estime avoir rempli mon devoir, en m'en remettant à la sagesse et à la prudence du gouvernement belge.

J'avais parlé avec feu, en fixant tour à tour mes visiteurs, dont deux jusqu'à ce moment, n'avaient pas encore soufflé mot.

Dr Clemen. Je suis absolument d'accord avec vous pour déclarer que la place du tableau de l'Agneau est à St Bavon.

Moi. Vous parlez ainsi, Monsieur, mais telle n'est malheureusement pas l'idée générale en Allemagne. N'avons-nous pas lu, non sans une profonde indignation, que le Dr Schäffer dans la revue *Die Kunst*, numéro d'octobre 1914 (1), prétendait que les Allemands ne devaient pas se contenter de dépouiller les Belges de leurs millions, mais qu'avant tout il fallait leur enlever des tableaux, et en tout premier lieu le van Eyck de St Bavon ?

Dr Clemen, après avoir d'abord communiqué à son voisin

(1) Voir appendice n° 1.

ses réflexions, me dit alors textuellement ce qui suit : *Oh ! le Dr Schätfer, c'est un cerveau brûlé !*

Moi. Un cerveau brûlé ! Je veux le croire, puisque c'est vous qui le dites. Mais la revue qui publiait la prose de ce cerveau brûlé, est cependant une revue sérieuse ?

Je regardai fixement mes deux allemands : Oui n'est-ce pas, *Die Kunst* passe pour une revue sérieuse ? Dès lors si elle propage pareille théorie, c'est une preuve qu'elle a chance d'être favorablement accueillie en Allemagne. En Belgique, Messieurs, une revue qui respecte ses lecteurs, ou bien jette au panier les élucubrations des cerveaux brûlés, où si elle est contrainte de les accepter pour des raisons particulières, elle prend soin de les réfuter.

Il y eut un petit moment de silence.

Dr Clemen. Connaissez-vous le nom du fonctionnaire, qui a enlevé le tableau ?

Moi. Non, et il m'importe peu de le savoir.

Dr Clemen. Comment ! vous confiez une œuvre d'une telle importance à un inconnu !

Moi. Ce n'était pas un inconnu, puisqu'il représentait le gouvernement belge, qui lui m'était parfaitement connu.

Dr Clemen. Comment saviez-vous qu'il représentait votre gouvernement ?

Moi. La lettre dont il était porteur, en faisait foi.

Dr Clemen. Cette lettre pouvait être un faux. On imite si facilement les écritures.

Moi. Voyons, Monsieur, parlez-vous sérieusement, ou non ? Ce document avait toute authenticité, puisque M. vanden Heuvel, ministre d'état, m'avait donné toutes les instructions verbales nécessaires, pour ne pas m'exposer à quelque mécompte.

Dr Clemen. Puisque vous n'avez pas d'autres renseignements à me donner, j'interrogerai les employés de l'église. Ceux-ci doivent avoir vu ce qui s'est passé, et pourront me fournir quelques détails.

Moi. Mes employés n'ont absolument rien vu, inutile de vous donner la peine de les questionner. Le tableau a été enlevé pendant les heures de la fermeture de la cathédrale. pour vous prouver qu'à ce moment l'église est absolument

déserte, défense formelle a été faite dès le début de la guerre au sacristain d'introduire qui que ce soit pendant les heures susdites. Aussi les Allemands qui malgré tout, prétendent visiter la cathédrale, quand celle-ci est fermée, sont obligés de s'adresser à moi, et c'est moi seul qui les introduis.

Mr Clemen crut le moment opportun de me donner une petite leçon d'art pratique, en me signalant le danger qu'il y avait de tenir les tableaux cachés pendant un certain temps, et de les priver ainsi de la lumière qu'ils réclament. Après avoir patiemment ouï le docte professeur, je crus pouvoir à mon tour lui faire une courte conférence sur l'ennemi principal des tableaux, à savoir l'humidité, et avec nombreux exemples à l'appui, je tenai à prouver que nous, petits Belges, nous ne sommes pas entièrement ignorants des règles de l'hygiène.. artistique.

L'enquête n'avancait guère, et ne donnait pas les résultats attendus; cela se sentait.

Ainsi donc, repit Dr Clemen, vous ne pourriez me renseigner personne ici à Gand qui puisse me faire connaître ce fonctionnaire du gouvernement, afin de l'instruire des mesures à prendre pour la conservation des van Eyck.

Moi. Absolument personne.

Dr Clemen. Je ne parviens pas à m'expliquer votre façon d'agir. Quand on aime quelqu'un, et qu'il faut se séparer de lui, on ne procède pas comme vous le fîtes, lorsqu'il s'est agi du tableau des van Eyck. On invite beaucoup de monde à un enterrement : or vous procédiez véritablement à l'enterrement de votre chef d'œuvre. Il fallait y convier beaucoup de monde.

M. Hermann De Baets qui sans sourciller, avait suivi nos débats, ne peut cette fois s'empêcher d'interrompre : La comparaison, dit-il, n'est pas heureuse. N'êtes-vous pas convaincu que je vous disais vrai ce matin, quand je vous faisais observer que les chanoines n'ont eu d'autre souci que celui de dégager leur responsabilité. Que le tableau soit en Angleterre ou non, je n'en sais rien, mais vous sentez bien que le gouvernement a voulu garder pour lui-même un secret, dont il n'a prétendu imposer la charge à personne.

Moi. Il est clair que c'eût été pour tout le moins une

maladresse insigne que de chercher à faire de la publicité à propos de l'enlèvement du tableau. Il était de loin préférable que la chose restât ignorée le plus longtemps possible.

Dr Clemen. Il ne me reste donc plus qu'une chose à faire : rédiger mon rapport et en adresser un exemplaire au Président de la fabrique de S^t Bavon.

J'aurai soin de dire dans ce rapport comment les panneaux doivent être traités, pour que leur conservation soit assurée.

Moi. Lorsque ce rapport nous parviendra, notre devoir sera de le transmettre à M. le Ministre Pouillet... mais nous aurons sans doute quelques difficultés à correspondre avec le Havre.

A moins, me dit M. De Baets en souriant, que vous n'obteniez comme moi, la permission de vous y rendre.

Moi, m'écriai-je indigné, obtenir la permission d'aller au Havre, lorsque les Allemands me refusent d'aller voir ma famille à cinq lieux d'ici.

Tel fut le mot de la fin. Mes deux enquêteurs suivis de M. De Baets me quittèrent, et moi je me lâtai de consigner par écrit cet amusant entretien qui avait eu lieu en français; détail à noter je pense, en raison de certaines appréciations émises.

Je ne songeais déjà plus à notre entrevue avec le professeur de Bonn, quand le vendredi 25 août (1916) un chanoine de mes amis vint m'avertir que le major Heitz, commissaire de police en chef, aurait désiré me voir, et m'entretenir au sujet du tableau des van Eyck. J'aurais pu négliger cet avis, et attendre une invitation officielle, mais je tenais à montrer que je ne craignais pas les inquisitions allemandes, et désirais payer d'audace.

Toutefois on m'avait dépeint le major Heitz sous des couleurs peu rassurantes. C'était un commissaire de profession, et non d'occasion, un fin limier, un détective de premier choix, un homme d'expérience et connaissant plus d'un tour.

Je me rendis donc vers 3½ heures au commissariat du marché au lin, et fus immédiatement introduit auprès du redoutable major. Je dois me borner à résumer notre entretien qui dura une heure environ, mais je le dis sans ambage, si

avant d'entrer au commissariat, j'éprouvais quelque inquiétude pour l'issue favorable de l'affaire, je ne fus pas cinq minutes en conversation avec le commissaire Heitz, que toutes mes craintes s'étaient dissipées.

Craignant d'être acculé à la nécessité de désigner mes collaborateurs, j'avais au préalable averti mes amis Coppejans et Cornélis, en leur disant : puis-je le cas échéant prononcer vos noms ? Mais il est bien entendu que je déclare formellement que vous avez agi d'après mes ordres, et que votre seule besogne à consister à emballer les panneaux, et à déposer les caisses dans la crypte, sans connaître le but du travail qui vous avait été commandé.

MM. Coppejans et Cornélis consentirent généreusement à ce que je leur demandai.

J'expliquai donc au long et au large à mon commissaire allemand ce que j'appelais les débuts de l'affaire, les hésitations de l'évêché au commencement de la guerre, et comment je parvins à les lever, grâce à l'intervention de M. le Ministre van den Heuvel. J'insistai sur le rôle joué par M. le Ministre d'état, l'amplifiant à plaisir, et lui imposant des corvées auxquelles certes il n'aurait jamais songé lui-même. Ainsi par exemple, ce qui préoccupait singulièrement le major Heitz, c'était de savoir quel avait été le camionneur chargé de conduire les caisses à la gare. Dr Clémen s'escrimait autour du fonctionnaire du gouvernement ; il réclamait son nom, ses qualités, sa taille, son portrait. Le major Heitz lui en voulait au camionneur, et au chemin qu'il avait suivi. Avait-il pris la direction de la station du pays de Waes, ou celle de Gand-Sud ?

Pour dire franchement les choses, nous nous étions plus ou moins créé le type du fonctionnaire fantôme, mais au camionneur, personne n'avait songé. Je ne perdis pas cependant mon aplomb devant cette question insidieuse. M. le commissaire, telle fut ma réponse, je m'étonne que vous n'ayez pas compris par les nombreux détails que je viens de vous fournir, que M. van den Heuvel et moi nous avions à remplir deux missions absolument différentes. J'avais moi à soigner pour tout ce qui concernait le tableau même : je devais choisir mes artistes pour le décrocher avec soin et pour l'emballer ; je

devais commander les caisses nécessaires, et puis cette besogne achevée, j'avais à faire déposer dans la crypte les panneaux, en attendant leur transfert. M. van den Heuvel lui, avait à s'occuper de tout ce qui concernait ce transport : choix du fonctionnaire du gouvernement, du camionneur etc., etc. Si vous connaissiez personnellement M. van den Heuvel, vous sauriez qu'il n'aime pas à être interrogé sur ce qui le regarde, pas plus qu'il ne questionne sur ce qui ne le concerne pas. Moi, si vous me permettez cette comparaison, j'étais dans cette affaire le Ministre de l'Intérieur, et M. van den Heuvel le Ministre de l'Extérieur, ou si vous préférez des affaires étrangères. J'ai vu arriver au jour dit le charriot et son conducteur : celui-ci a enlevé avec ses gens la marchandise, et c'est M. van den Heuvel qui a donné ses ordres au camionneur.

J'appris encore par M. Heitz qu'à propos de la retraite du tableau, il y avait une triple hypothèse : 1^e il est en Angleterre; 2^e on le cache aux environs de Gand ; 3^e il est au Havre à bord d'un navire cuirassé.

Je remerciai.... intérieurement le major Heitz de la confession qu'il venait de me faire, et qui me prouvait que l'autorité allemande ne soupçonnait pas la présence du van Eyck à Gand.

Naturellement M. Heitz se devait à lui-même de chercher à connaître mon opinion sur l'endroit où se cachait le tableau. Croyez-vous qu'il est en Angleterre, me dit-il? Je n'ai à ce sujet, lui ai-je répondu, aucune conviction bien établie. Mais je puis vous passer un renseignement. Vers la fin d'août la fabrique d'église de St. Bavon fut sollicitée par un amateur belge au nom du gouvernement, d'adhérer à un projet d'exposition à organiser en Angleterre au profit de nos réfugiés belges. Il était question d'y envoyer un certain nombre de nos tableaux d'église.

Le commissaire voulut bien m'interrompre pour me dire qu'il avait eu connaissance de ce projet.

Eh bien, vous le voyez, cette idée d'exposer des œuvres belges en Angleterre hantait l'esprit du gouvernement. Dès lors y aurait-il lieu de s'étonner que le Ministre Poulet eut donné suite à cette idée, pour ce qui concernait le Van Eyck?

Oui, me répondit le major, cela ne serait pas impossible.

Nous marchions donc relativement d'accord, mais cet accord devait devenir parfait, car ayant eu une nouvelle occasion de citer le nom de M. van den Heuvel... Mais alors, s'écria M. Heitz, c'est M. van den Heuvel, qui est seul au courant de l'affaire!

Vous avez parfaitement jugé, lui dis-je, réprimant la furieuse envie que j'avais d'éclater de rire.

Eh bien, me déclara alors, un peu railleur, l'éminent policier, vous devriez écrire à M. van den Heuvel, pour avoir des nouvelles précises.

Je le regardai, surpris, et plus narquois encore il ajouta : sans doute, écrivez-lui par l'entremise du Cardinal Mercier.

Je n'avais plus à le ménager : Monsieur, telle fut ma réponse, les procédés, dont on use à mon égard au pass-bureau, ne me permettent pas de supposer que je pourrais atteindre le Cardinal Mercier.

Je m'y suis présenté avec une lettre de mon évêque, pour que moi prêtre, je puisse me rendre pour affaires personnelles chez le Nonce. On m'a répondu : *Nein*. J'ai dans une autre circonstance demandé un passeport pour me rendre à Beveren-Waes, afin d'y remplir ma charge de tuteur. Dans tous les pays civilisés on respecte les droits des orphelins et des veuves. On m'a répondu : *Nein*. — Mais, interrompt Heitz, il fallait venir chez moi. — J'ai demandé un passeport pour exercer ma double fonction de visiteur des communautés religieuses et de secrétaire de la commission provinciale des moments et l'on m'a toujours répondu : *Nein* !

— Mais je vous le répète, clame une seconde fois mon commissaire, il fallait venir chez moi, et je vous aurais fait tenir vos passeports.

J'ignorais, Monsieur, fut ma réponse, que vous eussiez pu me rendre ce service, mais quand même je l'aurais su, je ne me serrais pas adressé à votre obligeance, car ce n'était pas une faveur que je demandais, c'était un droit que j'avais à faire valoir !

Sur ce le major Heitz me tendit la main, me remercia de m'être dérangé, et me congédia.

naissez? Sans doute, lui répondis-je, et aussitôt je me mis en devoir de parler français avec le nouvel arrivant. Mais ici gravement intervient notre Ambstrichter Kunstdenkmal, et déclare en une langue qui tenait à la fois du flamand et de l'allemand : Dans mon cabinet il n'est pas permis de parler le français, puisqu'il est établi qu'en Flandre on doit user du flamand. Mais puisque canonicus Van den Gheyn m'a reconnu ne pas comprendre l'allemand, et que l'Herr Professor ne parle pas le flamand, je les autorise à s'exprimer... en français !

C'est cemême professeur de Göttingen, qui le 17 octobre 1917, à la suite d'une observation que je lui faisais, à propos de son photographe, venu la veille opérer à la cathédrale dans des conditions absolument insolites, refusa de m'entendre, et m'enjoignit de lui adresser la parole en allemand.

Vous connaissez parfaitement le français, lui dis-je, puisque nous nous sommes tous deux servis de cette langue dans le cabinet de M. Schaumaker. Maintenant, répondit-il, en allemand, je ne parle plus le français ! Fort bien, lui répliquai-je, si vous ne parlez plus le français, vous êtes toujours capable de le comprendre. Je vous déclare qu'on ne photographie pas à la cathédrale sans autorisation, ni pendant les offices. Et sans rien ajouter je m'en allai.

A l'issue des offices on venait poliment me solliciter les permissions exigées.

J'appris le 14 novembre qu'au cours d'une conversation avec un membre de la Commission des Monuments, M. Ecker avait donné l'assurance que très prochainement des experts seraient désignés, pour examiner l'Agneau mystique, qu'il savait positivement être caché dans les environs de la cathédrale. Mais vous-même, insinua le Président de la Zivilverwaltung, n'êtes-vous pas, en votre qualité de..., — intervenu dans la question du transfert de l'Agneau? Non, répondit-il, cette affaire n'était pas de ma compétence. Tout ce que j'en sais, c'est que le tableau a été réquisitionné par le gouvernement belge.

Ce sont, comme on le voit, les civils qui veulent cette fois pénétrer le mystère. Ils vont eux aussi tenter un suprême effort, et s'adresseront au nouvel évêque de Gand.

Le samedi 4 mai deux allemands demandent une audience à Mgr Seghers. Le but de leur visite est d'obtenir l'autorisation de photographier les tableaux de S^t Bavon et notamment... l'Agneau mystique.

Monseigneur sans donner plus de détails, leur dit de se mettre en rapport avec moi, et me fait mander sur le champ. J'arrive au parloir et je me trouve en présence de mon professeur Rauch, et d'un inconnu. C'est ce dernier qui prend la parole... en flamand.

Il n'est plus question des autres tableaux de la cathédrale, ces messieurs n'ont d'autre souci que de photographier l'Agneau. Ce tableau est à Gand, l'autorité allemande est convaincue de la chose, c'est le secret de Polichinelle; ils semblent même dire qu'ils savent où il est. Eh bien dans ce cas Messieurs, allez le prendre ! leur ai-je répondu avec une légère pointe d'ironie. Mais s'il est vrai que le gouvernement belge dispose du tableau, comme nous n'avons cessé de vous le répéter, c'est à lui que vous devez vous adresser, la chose ne nous concerne plus.

Il vous est loisible de photographier tous les tableaux de la cathédrale, et bien que l'autorité allemande m'ait empêché de poursuivre la publication, que j'avais commencée avant la guerre, de l'inventaire archéologique de la province, je n'ai mis aucune entrave à l'inventaire, dont s'occupe M. le professeur Rauch. Bien plus, j'ai tout récemment eu l'occasion de redresser une erreur assez grossière, commise par un de vos collaborateurs, le Professor W. Schölermann. Venu pour identifier les photographies prises à S^t Bavon, il me demandait de lui indiquer le mausolée de Serscamp à la cathédrale. Comme je lui faisais remarquer que ce monument ne se trouvait pas ici, il me prit en pitié, et m'affirma catégoriquement qu'il ne se trompait pas, et que ce mausolée il le découvrirait dans la crypte. Je l'y accompagnai, et il m'arrêta devant le monument de... Marguerite de Ghisteltes, qui était *vochdess van Wichline ende Serscamp*, comme le portait l'inscription. Le nom d'une localité flamande (Cherscamp) était devenue pour ce savant allemand le nom d'une personne !

Professor Dr Rauch quitta l'évêché avec son compagnon, ne dissimulant pas son désappointement.

propriété de la cathédrale? On discuta, on examina toutes les hypothèses, lorsqu'il fut en fin de compte résolu de persévérer dans la voie qu'on avait suivie jusqu'alors, et le 23 octobre 1916, l'évêque de Gand envoya sa réponse à l'Inspecteur, par laquelle il lui faisait savoir, qu'il ignorait absolument où se trouvait le tableau des van Eyck. Et Monseigneur Stillemans disait vrai, car il n'en savait pas plus long que le dernier de ses fidèles, n'ayant pas voulu être mêlé à nos secrets.

von Unger que l'on avait dit décidé de poursuivre l'enquête jusqu'au bout, allait-il se contenter de cette réponse, ou bien ordonner des perquisitions et des recherches dans tous les coins et recoins de la ville? Nous attendions avec calme, et ne vîmes rien venir. Van Eyck pouvait dormir en paix. Ainsi s'achève le second acte. où l'on vit la grosse artillerie allemande, sous la direction d'un Herr Dr professor et d'un général de cavalerie, vainement braquée contre un van Eyck... toujours introuvable.

* * *

L'Acte troisième ne s'ouvrit qu'en août 1917, mais avant d'en dévoiler la trame, disons que l'acteur principal, Dr Rauch, professeur de l'Université de Göttingen, s'ingénia surtout à user de finesse, voulant nous prendre par ruse.

La première fois que je le vis, ce fut à la crypte de Saint Bavon, en compagnie du Kriegsgerichtsrat Dr Hanfft, le mercredi 22 août 1917. Déjà à cette époque l'autorité allemande avait eu la géniale idée d'établir un understand pour mille personnes dans la partie la plus intéressante de la crypte. La fabrique d'église avait protesté énergiquement, et nous croyions, lorsque les deux allemands en question vinrent demander la permission de descendre dans l'église souterraine, qu'ils venaient se rendre compte du bien fondé de nos réclamations. Nous faisons erreur, car le but de leur visite était tout simplement de déterminer les photographies à prendre, en vue de l'«inventorisation der Belgische Kunstdenkmaler». Je suivis ces Messieurs dans la crypte. Arrivés devant une des chapelles que nous avions fermée, pour y remiser les caisses contenant le tableau de Rubens et le tryptique de Vander Meere,

ils exigèrent qu'on l'ouvrit. A peine eurent-ils aperçu les caisses : Ah ! c'est sans doute cela votre van Eyck ? — Sur ma réponse négative, ils insistent en disant : Où donc est-il alors votre retable ? — En Angleterre, Messieurs. — Cela n'est pas vrai, me clament-ils tous deux. — Sur ce, je les salue, en leur criant à mon tour : Dites plutôt que je mens ! — Interloqués, il protestent qu'ils n'ont pas eu l'intention de mettre ma sincérité en doute. « On vous a induit en erreur ». Mais sans prêter l'oreille à leurs explications : Messieurs, leur répliquai-je, en Belgique on se sert d'un langage plus franc et plus clair. Et dire brutalement à quelqu'un : cela n'est pas vrai, cela veut dire qu'on le considère comme un menteur. Ils m'interrompent : Non, non, nous n'avons pas voulu dire cela. Je continuai : J'ai eu l'occasion de fournir au commissaire de police en chef, le major Heitz, les preuves indiscutables que le gouvernement belge avait réclamé notre tableau pour le transférer en Angleterre. Si vous, MM., vous vous croyez tenus de vous soumettre aux prescriptions de vos supérieurs, nous belges nous aimons à nous incliner devant les ordres de notre autorité légitime.

Et sans plus amples explications, je leur tourne le dos, et me retire au fond de la crypte.

J'allais quelque temps de là avoir une nouvelle occasion de me rencontrer avec le professeur de Göttingen, et si je consigne ici le fait, quoiqu'il n'ait aucun rapport avec le tableau des van Eyck, c'est afin de mettre en relief la mentalité allemande pendant l'occupation de Gand.

Je reçus le lundi 24 septembre 1917 avis de la Zivilverwaltung, que le Amtsjichter Schaumaker, Kunstdenkmaler, désirait me voir le lendemain à 10 heures.

Lorsque le lendemain je me présentai à son bureau, il me déclara que Professor Rauch voulait me parler au sujet de l'Inventaire archéologique de la province, en voie de publication. Lorsque le professeur en question se présenta, je fus assez surpris de reconnaître en lui celui, avec qui j'avais eu à St-Bavon l'algarede que je viens de narrer, mais dont à ce moment j'ignorais et le nom et les qualités.

L'Herr Schaumaker, étonné de voir que nous étions... de vieux amis (?), s'écria en flamand : Oh ! vous vous con-

Mes explications lui ont sans doute paru suffisantes, puisqu'il ne me demanda pas les noms de mes collaborateurs.

L'orage cependant n'était pas passé, il n'éclata que le 18 octobre. Cette fois c'était von Unger lui-même, l'inspecteur de l'Etape, qui entra en lice. Au rapport annoncé par le Dr Clemen, il joint une lettre adressée à l'évêque de Gand, et se terminant ainsi :

Ich ersuche Euere Bisschöfliche Gnaden nunmehr in aller Form, sich über den Verbleib des Bildes zu äussern.

von UNGER,

General der Kavallerie.

Le rapport du Dr professeur Clemen mériterait une analyse spéciale, mais déjà je crains d'avoir dépassé les limites que je me suis tracées, et je ne suis pas encore au bout. (1)

Dr Clemen rend donc compte de sa visite à Gand et de son résultat absolument négatif. Il veut bien accorder une mention spéciale aux différentes personnes avec lesquelles il a été en relation, et naturellement il me devait un souvenir particulier.

Herr van den Gheyn, déclare-t-il, erzählte nur noch wortreicher das Gleiche. Et plus loin appréciant la façon, dont je lui ai fourni les renseignements demandés, il prétend que j'ai répondu *in der gleichen unbestimmten und phrasenreichen Art.*

Ceci est de bonne guerre ! Dr Clemen reconnaît qu'il a été berné, et veut bien le constater dans un document officiel ; je n'y vois pour ma part aucun inconvénient. Mais ce qui est plus grave, c'est que notre docte enquêteur s'en prend aussitôt à tout le chapitre de St Bavon, qui cependant, a l'honneur de ne pas le connaître. Goûtez la délicatesse du langage de l'Heir Dr professeur.

Das kapitel von St Bavo hat von jeher in noch höheren Maass, als die übrigen kirchlichen Korporationen Belgiens, seine Unabhängigkeit gegenüber der Staatsaufsicht betont, und diese auch in Schroffer Form gegenüber der deutschen Verwaltung geltend gemacht.

(1) Voir ce rapport, Appendice II.

De quoi il appert que le chapitre de St Bavon a dignement rempli son devoir pendant la guerre, puisqu'il a mérité d'être ainsi jugé par les usurpateurs et ceux qui foulait aux pieds le droit des gens. Toutefois il y a moyen de défendre son indépendance, sans mériter le reproche d'avoir commis des grossièretés. C'est ce que pensait l'évêque de Gand, et il ne voulut pas laisser sans réponse la malhonnêteté, dont Dr Clemen s'était rendu coupable. Il écrivit, et de bonne encre, une lettre à von Unger, et releva comme il convenait, la gratuite injure à l'adresse du chapitre de St Bavon.

Ce qui ne manque pas de piquant dans le susdit rapport, c'est que Dr Clemen signale l'erreur commise par le ministre Poulet, datant sa lettre de Bruxelles, au lieu d'Anvers. Il en tire argument pour douter sinon de l'authenticité, du moins de la valeur du document. Or le Dr Clemen en question reproduit la lettre dans son rapport, mais au lieu d'écrire « Anvers le 30-8-1914 » il met 1916 : ce qui prouve que même un grave Herr Doctor professor de Bonn peut être distrait, comme le plus vulgaire des ministres belges.

Mais venons-en à l'impérieuse missive envoyée, en même temps que le rapport, à l'évêque de Gand. L'Etappen-Inspekteur exigeait de connaître l'endroit où était caché le van Eyck, à la suite sans doute des réclamations introduites par Dr Clemen : *« die deutsche Behörde dürfte durchaus zuständig sein, zu verlangen, dass diese mystische Entfernung aufverklärt werde. »*

Il n'est pas question de transporter le tableau à Berlin — foi d'allemand — nous ne vous demandons même pas de le remettre à St Bavon — vous pouvez craindre des attaques d'avions — mais ce que nous exigeons, c'est de savoir où il est.

La lettre de von Unger provoqua un certain émoi à l'évêché. On y avait déjà antérieurement dû résister avec énergie à certaines prétentions de ce général de cavalerie peu familier avec les canons de l'Eglise. Allait-on soulever de nouvelles difficultés? Ne pouvait-on pas concilier tous les intérêts, en réclamant par exemple une déclaration formelle et écrite du Chancelier de l'Empire, que le tableau ne serait pas transporté en dehors de Gand, mais demeurerait la

Il y retourna le 14 mai, flanqué d'un rittmeister, et affirmant à nouveau devant l'évêque sa conviction que le tableau des van Eyck était à Gand, il alla jusqu'à demander de pouvoir faire des recherches.... dans les caves de l'évêché. Monseigneur refusa comme de juste, de se soumettre à cette visite domiciliaire. Mais en apprenant cette joyeuseté, je m'en réjouis de grand cœur, car le sagace Herr professor venait de fournir la preuve indubitable, que l'autorité allemande ignorait absolument l'endroit, où se cachait van Eyck.

On en voulait à cette époque aux caves, et l'on espérait y trouver peut-être outre du vin, de la laine et du cuivre, le tableau de l'Agneau. C'est évidemment hanté de cette idée, que le commissaire de police allemand, successeur du major Heitz, demanda dans le courant du mois de mai à un notaire de la ville : Vous connaissez Gand à fond, n'est-ce-pas, puisque vous y avez tant de relations. Vous pourriez donc nous renseigner l'endroit, où l'on a caché le tableau des frères van Eyck. Nous ne croyons pas à l'histoire du transfert en Angleterre : il doit être déposé dans l'une ou l'autre cave de Gand. Et lorsque me fut rapporté ce propos, je ne pus m'empêcher de dire : Fouillez, fouillez toutes les caves, MM. les allemands; ce n'est pas van Eyck, que nous avons voulu tirer en bouteille !

Mais il faut nous revenir de quelques mois en arrière.

Les réquisitions si nombreuses d'immeubles de tout genre faites au début de l'année 1918, pour loger les soldats, fit la crainte naître en nous que peut-être aussi quelque jour, les allemands auraient pu s'emparer d'un local voisin de l'endroit, où s'abritait van Eyck. Connaissant la façon dont les Allemands traitaient les habitations qu'ils occupaient, et sachant avec quelle aisance ils établissaient des communications, perçaient les murs, remuaient tout l'intérieur, nous jugeâmes que notre tableau n'était plus en sûreté, au moins pour deux de ses parties principales : le panneau de l'Adoration, et celui représentant Dieu le Père. Son transfert fut décidé. Nous payâmes encore une fois d'audace, et ce furent MM. Copejans frères, qui le lundi 4 février 1918, voulurent bien se charger de cette délicate et périlleuse mission. Ils choisirent l'heure de midi, et quand je vins vers deux heures, rendre visite à van

Eyck dans son nouveau domicile, j'eus l'immense satisfaction de le trouver en place, parfaitement installé. Il s'était encore une fois promené dans Gand, sans attirer sur lui la moindre attention.

* * *

Nous arrivâmes ainsi à l'heure des dernières et suprêmes angoisses. On se souviendra longtemps encore de la quinzaine qui nous sépara de l'heureuse délivrance. On la sentait proche alors, on savait les alliés aux portes de Gand, mais comment, se demandait-on, non sans inquiétude, comment s'accomplira notre libération.

Les Allemands avaient eu la charité de nous avertir par voie d'affiches, que nos amis allaient traiter Gand, comme ils avaient traité Valenciennes, Douai, Arras, Lille, etc.... Eux seuls devaient nous protéger contre la barbarie des assaillants, et ils nous en fournirent les preuves les moins équivoques, en faisant sauter nos gares et nos viaducs, en minant tous nos ponts, en installant au centre de la ville des batteries, dont ils réglèrent le tir par les signaux donnés du haut des tours de quelques unes de nos églises. Nous-même le dimanche, 3 novembre, pour sauver le tour de S^t Bavon, dont ils s'étaient emparés de force, alors que nous avions obtenu des engagements antérieurs et formels que la cathédrale serait respectée, nous-même, dis-je, nous fîmes avec le Doyen du Chapitre, M. le Chanoine de Bock, une démarche auprès de von Blücher, qui nous renvoya chez le général von Zydow, afin que les Allemands daignassent une fois du moins respecter la parole donnée. Nous obtinmes gain de cause, mais déjà le lendemain ils s'installaient sur le tour S. Jacques, d'où le Curé avec le président de la fabrique s'efforcèrent eux aussi de les déloger.

Et pendant qu'au dessus de nos têtes huit jours durant sifflaient les obus allemands, nous nous demandions avec terreur, si les alliés n'allaient pas finir par perdre patience, et répondre à ces odieuses provocations.

Dans l'intervalle un esthète allemand faisait du zèle, et s'offrait de conduire en Hollande les tableaux du musée de Gand. Cette proposition me fut communiquée par M. G. Hulin

zich menig bezienswaardig exemplaar en 't zou zeker van verkeerd begrepen vaderlandsliefde getuigen, als we b. v. de prachtige *Madonna* van Jehan Fouquet of het portret van *Frans II* door Clouet, sieraden van het Antwerpsch museum, een plaats in Duitsche musea weigerden. De schilderkunst der Hollandsche naburen is in de Belgische musea goed, maar over 't algemeen niet beter vertegenwoordigd dan bij ons. Hebben we eenmaal het kleine portret van *Willem van Heythuizen* door Frans Hals, — dat stukje, waarin zooveel lachende grootheid steekt, — het van glanzende atmosfeer vervulde landschap door Philip Koninck, beide uit Brussel, — en uit Antwerpen de *Visschersjongen* van Frans Hals en Rembrandt's *Portret van een Burgemeester* naar Duitschland gehaald, zoo behoeven we den Belgen hun nog overgebleven nationaal bezit aan Hollandsche kunst niet te misgunnen; nemen we dan nog Goya's onvergetelijk gruwzaam Inquisitie-tafereel uit het Brusselsch museum mee, dan blijft er ook geen Spaansch werk van eenige beteekenis in het land, dat eenmaal als een «stralende edelsteen aan de Spaansche koningskroon» heeft gegolden. De rijkdom der Belgische musea aan Italiaansche kunst is evenmin overweldigend, maar ze bezitten toch een paar Venetianen, die menig tekort in onze musea gelukkig kunnen aanvullen. Van Antonello da Messina b. v. heeft het museum te Berlijn slechts drie, niet bijzonder karakteristieke portretten: hoe goed zou ons zijn van plechtig goudlicht doorgloeide *Kruisiging* uit Antwerpen te pas komen! In de Münchener Pinacothek hangt geen enkel werk van Carlo Crivelli; zeker zullen er de *Madonna met het Kind* en het paneel met den heiligen *Franciscus* uit het Brusselsch museum bovenmatig welkom zijn: twee werken, die, hoewel ze slechts fragment zijn van een sinds lang uit elkaar geraakt veelluik, toch als specimen van den ouderwetsch-hoekigen, gotisch-gracievollen stijl van hun maker van buitengewoon kenschetsende waarde bleken. Vergeefs zoeken we in Duitsche musea naar een jeugdwerk van Tiziaan: thans verheugen we er ons op om in het Antwerpsche tafereel van *Paus Alexander VI, den Admiraal Jacopo Pesaro in de voorbede des heiligen Petrus bevelend* — wellicht het hoofdwerk uit Tiziaan's vroege,

nog zoo weinig gekende kunstperiode, te verkrijgen. Dan valt er uit Brussel nog Tintoretto's van wilden gloed doorvlamde *Marteldie van Sint Marcus* te halen, een schets wel is waar, maar die meer beduidt dan menige voltooide groote schilderij uit de Academie te Venetië.

De beide schilderijen, die thans te Brussel den roem van Paolo Veronese verkondigen, zullen vooral den liefhebbers van historische kunst dierbaar zijn. Op de *Madonna met de heilige Theresia en Catharina* rustte reeds te Versailles de zonneblik van Lodewijk XIV en de schilderij *Juno strooit haar schatten over de stad Venetië uit*, straalde tot het jaar 1797 van de zoldering der *Sala de' Dieci* in het Dogenpaleis te Venetië. Toenmaals beroofde Napoleon de aloude zee-gebiedster van haar luister, zijn soldaten sneden haar « portret » uit de prachtlijst en voerden het als overwinningsbuit mee naar Parijs. Zullen wij het thans uit Brussel naar Duitschland terug brengen? In geen enkel museum ter wereld zal de schoonheid dezer schilderij zoo volkomen tot haar recht kunnen geraken als in de omgeving, waarvoor ze oorspronkelijk vervaardigd werd; ware het daarom niet een daad zoowel van politiek inzicht als van artistieke rechtvaardigheid wanneer Duitschland Paolo's meesterstuk aan de stad Venetië teruggaf?

En thans komen we aan de heerlijkheden, waaraan de kunstvriend dadelijk bij den naam België denkt; daar zullen we 't allerbeste van buit maken: Jan van Eyck's wonderwerken uit de musea van Brugge en Antwerpen. De *Graflegging* van Petrus Christus te Brussel, de tryptiek der *Zeven Sacramenten* te Antwerpen, ook al ware 't geen eigenhandig werk van Rogier van der Weyden en ten slotte een *Kruisiging* te Brussel, die nog voor kort aan hem werd toegekend. En de werken van Hans Memlinc te Brugge? Neen! De teedere mystiek der Uusula-rijve vermag nergens ter wereld zoo diep onze ziel te ontroeren als in het schemerduister van het Sint-Jans-gasthuis. Deze plaats zal ons een Taboe zijn; maar naar zijn portretten van het echtpaar Moreel te Brussel kunnen we gerust onze hand uitstrekken en zijn verheven drieluik uit het Antwerpsch museum dat ons Christus toont, omstraald van hemelluister, omschaard van engelen, zingend hun

APPENDICE.

I.

Nous croyons devoir reproduire l'article de Dr Schaffer, tel qu'il a paru en traduction, dans l'*Algemeen Handelsblad* (Amsterdam) du 17 octobre 1914 (avondblad).

« Te Luik en te Brussel werd reeds in naam des Duitschen Keizers recht gesproken ; Namen is gevallen, boven Mechelen en Antwerpen kruisen Zeppelins ; weinige weken, misschien nog slechts dagen, en de Generaal-kwartiermeester Von Stein bericht : het Koninkrijk België heeft opgehouden te bestaan. Zal het zijn onafhankelijkheid behouden? Zal het Duitsch Rijksland worden? Niemand die dit thans voorzeggan kan en alleen het bedrag der oorlogsschatting, welke de residentie Brussel werd opgelegd, kan ons wellicht eenigszins vermoeden doen, hoe hoog de krijgs-schadeloosstelling wezen zal, die Deutschland van de verblinde Belgen zal eischen. Maar niet enkel gemunt geld verlangen wij : iedere stad van dit land was weleer een woonplaats der schoonheid, iedere kerck een heiligdom der schilderkunst. Veel ging ten gronde, of werd ver weg over de wereld verstrooid ; nochtans bleven er prachtige werken van Van Eyck, van Rubens genoeg over, die, behalve hun onschatbare geestelijke waarde, eene slechts in millioenen uit te drukken materiele waarde vertegenwoordigen en ook op dit deel van het volksbezit des vijands zal de overwinnaar zijn vuist laten vallen. Met andere woorden : de kostbaarste stukken van de Belgische kunstbuit zullen in bezit van Deutsche musea komen. Of dit veroorloofd wordt door de gebruiken van het volkenrecht? Belgische vrouwen hebben weerlooze gewonden de ooggen uitgestoken ; Belgische mannen hebben Deutsche officieren aan hun disch genoodigd en ze over tafel heen neergeschoten. Is dit soms toelaatbaar volgens de gebruiken van het volkenrecht? Mochten de bondgenooten der Belgen soms over Deutsche barbaarschheid beginnen, dan willen we de Engelschen eraan herinneren op welke manier de sculpturen

van het Parthenon in het Britisch Museum zijn geraakt en hun Lord Byron's van woede gloeiende verzen voorlezen :

De Königin des Meers, Britannia nahm
Den letzten armen Raub dem blutigen Land !
Sie, die als Helferin gesegnet kam,
Zerschlug dies Denkmal mit Harpyienhand,
Das allen Grimm der Zeit und Feinden überstand !

Den Franschen willen we verzoeken in oude catalogi van het « Musée Napoléon » na te slaan, hoeveel schilderijen van Belgische herkomst er van af het jaar 1794 tot na den slag bij Waterloo in het Louvre hingen, schilderijen, die niet het eigendom waren van den staat, waarmee Frankrijk oorlog voerde, maar die uit kerken en raadhuzen werden weggedragen of geroofd van vrome broederschappen. De Duitsche barbaren zullen meer beschaving toonen. Alleen schilderijen, die staats- of stadseigendom zijn, zullen over onze grenzen gaan ; moderne Belgische kunstwerken zullen we niet meenemen ; en van de werken, in België geschilderd, begeeren we enkel dezulken, die niet alleen tot Brugge en Antwerpen, maar ook tot Beilijn en München in betrekking staan. Het spreekt vanzelf dat we alle schilderijen van Duitschers en de beste van buitenlandsche oorsprong meenemen ; er zijn er trouwens niet zoo heel veel, want bij den fabelachtigen rijkdom aan eigenlandsche kunst hebben de Belgische museumleiders zich weinig toegelegd op het systematisch verzamelen van vreemde werken.

Inzonderheid wat onze Duitsche kunst betreft komt men tot de ervaring, dat geen doelbewuste hand, doch slechts het bloot toeval in de musea te Antwerpen en te Brussel de weinig werken heeft bijeengebracht. Zonderen we het portret van Doctor Scheuring door Cranach uit, dan vinden we er geen enkel stuk van zoodanige waarde, dat men het met de snob van voor den oorlog op z'n Engelsch « first class » zou kunnen noemen ; maar al zou Baedeker aan vele dezer schilderijen het bekende sterretje weigeren, voor onze nieuw in te richten musea van Duitsche kunst vertegenwoordigen ze een niet te onderschatten aanwinst. Geringer nog in aantal zijn de werken van oud-Fransche herkomst ; maar ook onder deze bevindt

de Loo, et comme je voyais qu'il l'agréait, je reconnais que son avis fit sur moi une profonde impression, et m'inspira l'idée de profiter peut-être de cette occasion, pour glisser les panneaux de l'Agneau parmi les tableaux de la ville. Je me réjouis aujourd'hui d'avoir rencontré une opposition énergique chez ceux-la même, qui précédemment me paraissaient plus conciliants, et je compris qu'au fond la pensée qu'ils n'exprimaient pas aussi crûment, se traduisait par le vers de Virgile : *Tineo Danaos et dona ferentes !*

Entretiens la commission du Musée des Beaux-Arts avait sollicité de l'administration fabricienne de S^t Bavon, l'autorisation de déposer les tableaux dans la crypte de la cathédrale. Ne pouvait-on pas profiter du grand déménagement qui s'opérait au Musée pour introduire les van Eyck dans cette crypte, en même temps qu'on y installait les tableaux de la ville? Le centre de la cité, telle était l'assurance fournie par l'Etat-major, aurait eu moins à souffrir, et la crypte de S^t Bavon paraissait à l'abri des bombes.

Nous examinâmes de nouveau l'hypothèse du transfert des deux panneaux, dont il a été question plus haut, mais après nous être rendu compte de la solidité de la double voûte qui abritait van Eyck, nous décidâmes de ne pas lui imposer l'ennui d'un déménagement toujours dangereux. M. Frans Coppejans eut même la générosité de me déclarer qu'en cas de bombardement, il n'aurait pas hésité à pénétrer dans le local, où nous cachions les deux panneaux, pour les défendre, le cas échéant, contre le danger d'incendie.

Rassuré autant qu'on pouvait l'être en ces angoissantes situations, nous attendîmes les événements. Mais lorsqu'en la nuit du dimanche au lundi 10-11 novembre, j'entendis vers minuit crier à tue-tête : Les allemands sont partis ! lorsque deux heures après me parvinrent les échos des Brabançonne et Marseillaise qui se chantaient vibrantes dans les quartiers excentriques, et que par le fait même je pus m'assurer de l'évidence réalisée, mon soulagement fut extrême, et je m'écriai joyeux : Gand est libre et van Eyck est sauvé !

Le vendredi 29 novembre mes chers collaborateurs se tenaient une dernière fois à ma disposition, et sans en faire

plus d'éclat, nous retirâmes les quatre panneaux de leur cachette, et les remisâmes à l'évêché.

En la séculaire chapelle de son généreux donateur, l'immortel chef d'œuvre reprit sa place initiale le samedi 30 novembre 1918. Il y resplendit à nouveau sous l'aube radieuse du soleil de justice et de liberté, qui déjà se lève sur notre indépendante et glorieuse patrie.

4 janvier 1919.

feestelijke choralen, spelend hun harpen en vedels, hun luiten en fluiten, hun orgels en bazuinen, — daaraan moeten de Antwerpenaars, is hun stad eenmaal genomen, te onzen bate afstand doen. Werken van Memlinc's leerling Geeraard David ontmoeten we ook in onze musea, maar geen enkel mag zich op het bezit van een stuk beroemen dat de vergelijking met zijn *Doop van Christus* uit het museum te Brugge en zijn beide tafereelen met de geschiedenis van den rechter Sisamnes kan doorstaan. Hoe schoon, hoe heelijk schoon zal het zijn, als deze werken en hun «geboren» tegenhangers : de twee paneelen van Dirc Boute, die de onrechtvaardigheid van Keizer Otto verhalen, niet meer den burgers van Brugge en Brussel, maar den bezoekers van een Duitsch museum den lof der gerechtigheid verkondigen !

Bij het begin der 16^e eeuw kwam de Vlaamsche schilderkunst, die tot dan een oppermachtige plaats had bekleed en den kunstenaars van Spanje en Frankrijk, Portugal en Duitschland haar wetten dicteerde, onder den invloed van Italië. Rome werd voor het jongere geslacht de berg Sinaï : vandaar ontving het nieuwe wetstafelen, waarop geschreven stond : ge zult den valschen goden Van Eyck en Memlinc met hun stralende kleuren, hun onverbiddeijken werkelijkheidszin, hun liefde voor het kleine en kleinste afvallig worden ! Ge zult daarentegen de verhevenheid van Leonardo da Vinci, het elegante lijnenspel van Rafael, en voor alles het pathos en de geweldige vormenpracht van den goddelijken Michel Angelo navolgen ! Wil de Vlaamsche schilderkunst tot wijder ontwikkeling geraken, dan is dit haar weg, welks einddoel Rubens heet. De werken der kunstenaars, die dezen weg met overtuiging zijn ingeslagen, noemden we tot voor korten tijd nog gemanieerd ; ze mogen ons dan al of niet sympathiek wezen ; hun makers vervulden nochtans eene historische zending en verdienen daarom eene waardeering, vrijer van vooroordeelen dan hun tot heden ten deel viel. Aan het keerpunt van den weg die van Vlaanderenland naar Italië leidt staat, als jongste onder de ouderen, als oudste der jongeren, Quinten Matsys uit Leuven, wiens kunst in Duitschland tot heden slechts door kleinere werken vertegenwoordigd werd. Vandaar dat men

vol vreugde de Brusselsche tryptiek met de *Geschiedenis der H. Anna* of, nog hartelijker wellicht, de *Pieta* uit Antwerpen bij ons begroeten zal, dat geweldige, eveneens drieledige tafereel, waarin naar Jacob Burckhardt's woord, « voor de eerste maal in de gansche kunst van het Noorden de volledige uitdrukking van den diepst-innerlijken menschelijken harts-tocht gevonden wordt ». Geen andere Vlaamsche schilderij uit de 16^e eeuw kan met deze grandiose *Graflegging* vergeeiken worden. Niettemin ware 't zeer wenschelijk, dat de beste werken van Mabuse, van Barend van Orley en hun leerlingen en navolgers uit de musea van Brussel en Antwerpen mee naar Duitschland gingen, waar we niet zoo heel rijk aan voorbeelden uit deze overgangsperiode zijn.

Andere, niet speciaal kunsthistorische inzichten, zullen bij de keuze der 17^e eeuwse schilderijen gevolgd worden. 't Is waai, van Rubens en Van Dyck, Jordaens en Cornelis de Vos vallen in onze groote musea uitmuntende werken te bewonderen. Doch, deze meesters behooien tot dezulkens van wie men nooit genoeg werk verzamelen kan, daar hun beste scheppingen niet alleen een vreugde voor het oog, maar ook een aanzienlijke materieele waarde voor den staat beteekenen. Het Antwerpsch museum bezit van deze grooten vele stukken en ook Brussel kan van Rubens en Jordaens een en ander bijbrengen. Verzekeren we ons dan nog uit Brussel het ongemeen bekoorlijke *Familieportret* van den nog altijd niet thuis gebiachten « maire de Ribeaucourt », den *Pachthof* van den zoo zeldzamen Jan Sieberechts en deze of gene schilderij van Adriaen Brouwer of Gonzales Coques, dan hoeven we voortaan niet afgunstig te zijn op 't geen alle musea van België bijeen aan werk van Rubens en zijn tijdgenooten bezitten. Wat hun kabinetkunst betreft, deze kan immers niet in vergelijking met die der Hollanders komen en hun religieuze reuzenvoorstellingen prediken het Evangelie slechts in een van Rubens en Van Dyck geleende schoonheidstaal.

Waar we echter voor niets ter wereld voorbij loopen zullen, dat is, in de eeuwenoude grauwe kathedraal van St. Bavo te Gent, de zesde zijkapel van den kooromgang.

Daar immers berust het wereldwonder, dat Hubert en Jan van Eyck ons schonken, het *Genter Altaar*. Bevond het zich heden ten dage daar nog in die volle heerlijkheid, waarin, den 4^e Mei van het jaar 1432, de verwonderde kerkbezoekers het er voor den eersten keer aanschouwden, het zoude vloekbare tempelschennis zijn, zoo wij er de buitbegeerige roovershand naar uitstrekten. Doch het staat er daar heel anders voor : reeds in 1816 hebben de Gentenaars zonder de minste noodzakelijkheid van de twaalf paneelen, waaruit het kostbare veelluik bestaat, er zes aan een kunsthandelaar verkocht, die heden de trots van ons Keizer Friedrich-museum zijn; twee andere vleugels werden later aan den Belgischen staat verkocht en hangen in het museum te Brussel, vanwaar ze natuurlijk naar Berlijn zullen worden gebracht. De Gentenaars, die om het geheel zoo weinig gaven, hebben nu geen recht ach en wee te roepen, als we de vier luiken, die nog in Sint Bavo zijn, naar Berlijn meenemen om het standaardwerk van noordelijke kunst ter eeuwige gedachtenis van onze zegepraal weer op Duitschen bodem op te stellen. Talrijke monumenten zal Duitschland aan het jaar 1914 wijden, maar geen enkel zal edeler, zal eerbiedwaardiger wezen dan 't geen in 't Keizer Friedrich-Museum verrijzen zal; en wij, te Berlijn, zullen opnieuw beleven, wat, naar het zeggen van den ouden Karel van Mander, in de zestiende eeuw op hooge feestdagen te Gent gebeurde, als heel het volk het altaar van nabij bewonderen mocht : « dan ontstond er zoo'n gedrang, dat men slechts met groote moeite dichtbij geraken kon en den ganschen dag liep de kapel niet leeg. De jonge schilders en de ouderen en alle kunstvrienden stroomden toe en het was als op een zomeidag, als de bijen en de vliegen met gansche zwevmen om manden met vijgen en druiven suizen. »

II.

Rapport du Prof. Dr Paul Clémen, Geh. Reg. Rat Leutnant d. L. a. D., adressé an den Etappen-Inspekteur der 4. Armee Herr General von Unger.

Das berühmtest Werk der älteren niederländischen

Malerschule, das an der Spitze der ganzen nordischen Malerei steht, der Altar, den die Gebrüder van Eyck in Jahre 1432 für die Kirche St Bavo in Gent geschaffen haben, ist in den ersten Septembertagen des Jahres 1914 von seinem Platz in der einen Südkapelle des Chorumgangs in St Bavo verschwunden. Nach den ersten Zeitungsnachrichten sollte er nach England transportiert sein, nach anderen Aeusserungen nach Holland. In Belgien selber scheint man anzunehmen, dass der Altar in Gent geblieben oder nach Brüssel verbracht sei. Das Schicksal dieses Kostbaren Werkes hat schon im Herbst 1914 die Belgischen wie die deutschen und ausländischen Kunstsreunde beunruhigt. Bei einem grossen, auf Holz gemalten Bilde, das in der alten Technik nicht parketiert ist, ist an sich jeder Transport schon etwas Bedenkliches, noch mehr eine völlige Veränderung der Aufstellung unter ganz anderen Feuchtigkeitse und Lüftungsverhältnissen. Es liegt die grosse Gefahr vor, dass ein solches Bild unter dem Einfluss der Trockenheit reisst, unter dem Einfluss der Feuchtigkeit sich wirft und Blasen bildet. Dazu haben die Erfahrungen gerade der letzten beiden Jahre gezeigt, dass für ältere Gemälde auch die Unterbringung an einem sonst geeigneten Ort, aber in völliger Dunkelheit, der Transparenz des Firniss und der Brillanz der Farbe schädlich ist. Die betrübenden Erfahrungen, die mit den kostbaren Bildern aus dem Besitz des Herzogs von Orléans auf seinem Landsitz bei Brüssel gemacht worden sind, haben erneut die Sorge am jenes ältere Meisterwerk wachgerufen. Es ist nicht ausgeschlossen, dass dieses, wie eine Zeitungsnachricht von Jahre 1914 besagt, an sicherer stelle eingemauert is oder dass es auch nur in einem dunklen Raum sich befindet. Und wenn man selbstverständlich bei den jetzigen verwahrern des Bildes den besten Willen voraussetzen muss, darf man vielleicht zweifeln, ob ihnen die fachmännischen Kenntnisse zur Pflege eines so kostbaren und leicht verletzlichen stückes zur Verfügung stehen.

Durch diese Erwägungen veranlasst, habe ich, unterstützt durch Ew. Excellenz, und im Einvernehmen mit dem Präsidenten der Zivilverwaltung Herrn Ecker, am 4 August, in Gemeinschaft mit Herrn Dr. Hensler vom General-Gouver-

nement in Brüssel, in Gent schritte unternommen, um Weiteres in Betreff der Aufenthalts des Gemäldes festzustellen. Herr Präsident Ecker hatte die Güte, mich mit dem Deputierten der belgischen Commission Permanente, Herrn de Baets, in Verbindung zu setzen. Er begleitete mich sodann zu dem Generalvikar, der zugleich Präsident des Kapitels von S. Bavo ist, Herrn Canonicus de Bock. Der Herr Generalvikar berichtet auf meine Vorstellungen und die eingehende Begründung unserer Anfrage hin, dass das Bild am 31 August durch einen Delegierten des zuständigen Justiz-minister abgeholt sei, dass dieser die Sorge um die Wegschaffung übernommen habe und dass er weder den Namen dieses Herrn kenne, noch wisse, wohin das Bild gebracht sei. Er habe dem Delegierten mit dem Tresorier des Kapitels, dem Canonicus van den Gheyn, in Verbindung gesetzt und sei froh gewesen, dass das Kapitel nunmehr aller Verantwortung leidiq sei. Er wies als Beleg den folgenden Brief vor, der in Kleinem Oktavformat gehalten, als Privatbrief geschrieben, das einzige Dokument über die Abgabe des Bildes darstellt.

Ministère de la Justice.

Cabinet.

Anvers, le 30-8-1916 (*sic*).

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de vous informer qu'il y a lieu de prendre des mesures d'urgence à raison des périls qui peuvent menacer la conservation du tableau de l'Agneau Mystique, ornant la Cathédrale de St. Bavo.

Je vous prie en conséquence de bien vouloir faciliter la besogne du fonctionnaire chargé de transporter ce tableau en Angleterre et qui se présentera le lundi 31 courant, à la cathédrale.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération distinguée.

P. POULLET,

Ministre des Sciences et des Arts,
Ministre de la Justice ad interim.

L. S. Ministre de la Justice ».

*Monsieur le Président de la Fabrique de S. Bavon,
à Gand.*

Wir begaben uns weiter zu dem Canonicus vanden Gheyn, einem Bruder des verstorbenen Direktors der Handschriftenabteilung am der Bibliothèque royale, und selbst einem geschätzten Archäologen.

Herr van den Gheyn erzählte nur noch wortreicher das Gleiche. Es sei dieser Fonctionnaire mit den Brief des Ministers erschienen, das Kapitel habe ihm das Bild übergeben, weder er noch einer seiner Confratres seien bei der Verpackung zugegen gewesen. Sie wüssten nicht, auf welche Weise es abtransportiert, noch wohin es gegangen sei, er wisse auch den Namen des betreffenden Delegierten nicht. Auf alle skeptischen Entgegnungen, dass es doch sehr seltsam sei, wenn das Kapitel seinen Hauptschatz, der zugleich der Talisman und die Standarte der ganz Stadt sei, ohne weiteres einem Unbekannten, nicht näher beglaubigter Delegierten des Ministers überliefere, und dass es ebenso seltsam sei, wenn das Kapitel sich nicht ein Nachricht über die gute Ankunft des Bildes an seiner Bestimmungsorte ausbedungen habe, antwortete er in der gleichen unbestimmten und phrasenreichen Art.

Der ganze Vorgang erscheint nun als sehr unwahrscheinlich. Das Kapitel von S^t Bavo hat von jeher in noch höherem Maasse, als die übrigen kirchlichen Korporationen Belgiens, sein Unabhängigkeit gegenüber der Staatsaufsicht betont und diese auch in schroffer Form gegenüber der deutschen Verwaltung geltend gemacht. Es erscheint kaumglaubhaft, dass das Kapitel ohne weiteres auf eine solche dürftige Zuchrift des hin sich aller Recht auf das Bild entäussert hätte. Dass der Minister einen Fonctionnaire schickt « chargé de transporter le tableau en Angleterre » dürfte zudem auch eine ungewöhnliche Form darstellen. Es liegt nahe, anzunehmen, dass dieser Brief geschrieben ist auf Grund einer vorhergegangenem Einigung,

mit den Zweck, die Verantwortung nach aussen sichtbar auf ein Stelle zu übertragen, die nicht mehr fassbar ist. Auch die Korrektur bei dem Ausgangsort des Schreibens (Bruxelles in Anveis verändert) spricht hierfür. In jenen ersten Tagen des September 1914 waren die Dampfer nach England überlastet mit Flüchtlingen. Der Seeweg erschien ausserdem als schwer gefährdet. Dass man dies unersetzliche Werk diesen Weg hätte gehen lassen, ist kaum glaublich. Neben seinem idealen Wert stellt es gleichzeitig doch auch einen sehr erheblichen materielle Wert dar, den man bei zainer Einzigartigkeit ruhig mit zehn Millionen Francs annehmen darf. Ich hatte einen anderen Sakristan schon im Oktober 1914 in Gent gefragt, der mir damals entgegnete : « Wir sind doch nicht verrückt dieses Bild nach England zu schicken ». Auch Herr Geheimrat von Falke, der zusammen mit mir und noch vor mir mit der ersten Feststellungen über den Verbleib der Kunstwerke in Belgien betraut was, vermochte kein andere Auskunft zu erzielen. Wenn wirklich nur dieses ober in Abschrift mitgeteilte Schreiben und nicht noch ein formelles Dokument, eine ausdrückliche Quittung, über die Abgabe vorliegt, wird man den Kapitel nicht den Vorwurf der leichtfertigen Handlungsweise ersparen können. Es scheint aber selbst nicht ganz ausgeschlossen zu sein, dass das Kapitel einer Täuschung zum Opfer gefallen ist und in dieser Täuschung erhalten wird. In jedem Falle dürfte die deutsche Verwaltung, die in alle Rechte der staatlichen Aufsichtsbehörde eingerückt ist alle Veranlassung haben, sich um den Aufenthalt, um die Unterbringung und die sachgemässe Pflege des Gemäldes zu kümmern...

Es darf wohl angenommen werden, dass jetzt von keiner Seite mehr die Befürchtung geäussert wird, die Deutschen hätten Appetit darauf, dieses Gemälde nach Berlin zu transportieren. Sie würden es mit derartigen Wünschen dann doch in Brüsseler Museum einfacher haben. Man würde die Genter wohl auch beruhigen können darüber, dass nicht beabsichtigt werde, den Altar wieder in der Kirche zur Ausstellung zu bringen angesichts der theoretisch nicht abzustreitenden Gefährdung durch Fliegerüberraschungen. Aber die deutsche

Behörde dürfte durchaus zuständig sein, zu verlangen, dass diese mystische Entfernung aufgeklärt wurde.

gez. Prof. Dr Paul Clemen.
Geh. Reg. Rat
Leutnant d. L. a. D.

Fur richtige abschrift,
A. R.
oberleutnant.

An den Etappen-Inspekteur der 4. Armee
Herrn General von Unger,
Excellenz,
Gent.

LES TRAVAUX

DE LA

Commission des Monuments de Gand
en 1917 et 1918.

RAPPORT

PRÉSENTÉ PAR

JOSEPH CASIER

président de la Commission des Monuments
de la Ville de Gand.

LES TRAVAUX

DE LA

Commission des Monuments de Gand pendant les années 1917 et 1918.



RAPPORT présenté à la Société d'Histoire et d'Archéologie
en séance du 14 mai 1919.



Fidèle à une coutume accueillie avec faveur par la Société d'Histoire et d'Archéologie, je viens résumer devant vous les travaux de la Commission des Monuments de Gand au cours des années 1917 et 1918.

Si notre Commission ne peut à inscrire dans ses annales des faits importants ou glorieux, sa vie modeste est néanmoins liée aux péripéties de l'occupation allemande au cours de cette période mémorable et douloureuse de l'histoire de Gand.

Dans mes précédents rapports, j'ai eu l'occasion de vous entretenir de la part importante prise par la Commission dans les restaurations d'anciennes façades. Cette fois, j'ai peu à glaner dans ce domaine; il y aurait plutôt lieu de rappeler les attentats commis contre les monuments gantois; les années 1917 et 1918 furent peu favorables aux restaurations, œuvres des temps de paix et de prospérité publique.

Une restauration a été entreprise, avec subside de la ville, à l'ancienne maison Boone de la rue Magelein, acquise par M. Sommerlinck, antiquaire en cette ville. Ce travail est l'œuvre de M. l'architecte Arm. Janssens; c'est lui également qui a conduit les travaux de restauration de la maison sise rue Jean Breydel, n^{os} 26 et 28; je vous avais signalé l'étude de ce travail dans mon rapport de 1916; son achèvement a heureu-

sement amélioré les abords du Château des comtes; il serait souhaitable que les autres façades de cette rue fussent remises en état; que ne peut-on faire revivre l'aspect pittoresque de l'ancien Pont aux pommes et de la Lys-au-bois !

J'ai également le devoir de signaler des travaux de consolidation à la jolie *Maison du Joueur de flûte* au coin du Quai de la grue et de la Rue du roitelet; le pignon latéral vers la rue du Vieux-Bourg menaçait ruine; sous la surveillance de M. l'architecte Fr. Van Hove, toute la partie supérieure a été démolie et ensuite reconstruite avec les mêmes matériaux; la cheminée couronnant le pignon a été refaite d'après les indications des anciens plans. La Commission avait songé à étendre le travail de restauration au toit en tuiles plates; elle a dû y renoncer parce qu'il eut entraîné la remise en état du pignon antérieur et par suite de toute la façade; les circonstances et les tracasseries constantes de la *Baudirektion* allemande ont fait remettre à plus tard ce travail qui s'imposera prochainement. Mais la Commission a pu faire signer par le propriétaire de la maison l'engagement de ne pas s'opposer au travail de restauration, lorsque l'administration communale jugera opportun de l'effectuer.

A défaut de pouvoir procéder dans une mesure plus large aux restaurations, la Commission s'est préoccupée d'en préparer quelques-unes, en étudiant plusieurs projets, notamment celui de la réfection du beau pignon de l'ancienne église des Carmes chaussés servant actuellement de Musée d'Archéologie.

Un levé a été fait par les soins du service technique communal; à cet effet, un échafaudage a été dressé devant la totalité de la façade; invitée par M. l'architecte principal à apprécier le travail, la Commission a chargé quelques-uns de ses membres de procéder à un examen complet de la façade; d'un rapport motivé, il résulte que les rampants du pignon et la toiture de la tourelle d'angle sont dans un état lamentable de délabrement; la tourelle à senestre est encore suffisamment amorcée pour en permettre une réfection dépourvue d'aléas; des sondages dans le talus actuel

de la grande fenêtre ont fait retrouver, à un niveau inférieur, l'ancien talus ainsi que les bases des anciens meneaux. Un examen minutieux a fait constater que les larmiers ont été taillés sur place et non pas exécutés à l'aide de briques profilées avant cuisson.

L'état précaire de ces moulures a engagé la Commission à les faire lever à dimension par M. l'architecte Van Hove ; ce travail a enrichi nos archives d'une documentation précise et telle qu'une restauration digne de ce nom pourra être entreprise au moment opportun ; il faudra se hâter, si l'on veut procéder avant la disparition des éléments importants du pignon. Depuis plusieurs années, la Commission des Monuments a signalé l'état précaire de cette jolie construction et insisté en faveur d'une prompte restauration. Puisse sa voix être écoutée avant l'effritement complet. *Caveant consules !*

La Commission a entamé un travail de haute importance pour la conservation du patrimoine artistique de Gand.

Il y a environ 25 ans, par les soins de M. Victor Vander Haeghen, une liste des façades gantoises les plus intéressantes avait été dressée; on constata bientôt des lacunes importantes; une révision méthodique s'imposait; mais l'étendue du travail on faisait remettre l'exécution.

Les loisirs créés par la guerre et le régime d'internement imposé par l'ennemi ont engagé la Commission à se mettre à l'œuvre; mais cette fois le programme fut élargi et s'étendit à toutes les constructions offrant un intérêt archéologique ou artistique quelconque ; des fiches provisoires avec questionnaire furent distribuées aux membres de la Commission disposés à prêter leur concours ; la division du travail se fit par quartier; chaque fiche devait comporter une description de la façade et des indications sommaires sur sa situation, l'état de conservation, ou tous autres détails caractéristiques.

Au fur et à mesure de la rentrée des fiches, le bureau de la Commission procède à une révision et fait transcrire

ensuite les renseignements contrôlés sur des fiches définitives. Celles-ci seront ultérieurement classées par ordre alphabétique des noms des rues.

Quelques collègues ont pu terminer leur mission; d'autres en ont été empêchés; il en est qui ont dû y renoncer par suite des tracasseries de la police allemande qu'effarouchait la vue d'un paisible citoyen circulant dans la rue avec un papier et un crayon à la main; on le prenait pour un espion; j'ai été ainsi poursuivi par un sbire de la *Militär polizei* au cours de mon enquête archéologique dans le quartier Saint-Sauveur.

Ce relevé est loin d'être achevé; il exigera encore de nombreuses démarches; mais confiant dans le dévouement de mes collègues, j'espère le mener à bon port; il constituera un utile et très intéressant instrument de travail; il facilitera la surveillance des façades menacées et réalisera une documentation précieuse pour l'histoire de la construction à Gand.

Cet inventaire sauvera de l'oubli les façades intéressantes qui chaque année disparaissent sous la pioche du démolisseur, nonobstant la surveillance constante et les démarches de la Commission.

Au cours des deux dernières années un groupe de petites maisons typiques de la Rue courte des Casernes a été démoli pour motif de vétusté avérée. Pour raison analogue, la police a ordonné l'évacuation de deux maisons du XVII^e siècle situées au Grand Marais, 67; elles n'ont pas tardé à s'effondrer, sans qu'il fut possible de tenter une restauration; avant leur disparition, la Commission avait chargé M. l'architecte Fr. Van Hove de lever ces maisonnettes dans leurs moindres détails.

En juillet 1917, la Commission a dû s'occuper de l'effondrement d'une voûte à l'abbaye Saint-Bavon, ainsi que de l'effritement de la sculpture du *Mammelokker*; rongée par l'humidité et soumise aux trépidations causées par le passage constant des lourds camions automobiles allemands, la célèbre *Charité romaine* se désagrégait rapidement; fréquemment des morceaux de pierre tombaient à terre;

L'autorité allemande refusant l'autorisation de placer un échafaudage devant la façade, le service technique communal fit dresser une installation sommaire sans plus s'inqüéter de la bureaucratie teutone ; quelques délégués de la Commission accompagnés d'un sculpteur et d'un architecte du service technique, eurent ainsi l'occasion de procéder à un examen détaillé ; le rapport constate la nécessité inéluctable d'une réfection de la sculpture ; toute la partie inférieure se désagrège sous l'effet de l'humidité favorisée par la qualité très défectueuse de la pierre. A la demande de la Commission, un moulage complet du groupe a été fait en vue d'une réfection aussitôt que les circonstances le permettront.

Les tours du Rabot ont également attiré l'attention de la Commission, au cours de 1917 ; elle a constaté de nombreuses dégradations ainsi que la disparition presque totale du larmier au-dessus du bel écu au lion. Une installation provisoire a été faite pour préserver le mieux possible cette sculpture ; les gamins gantois eurent bientôt mis la main sur les trois planchettes ; poussant plus loin leur audace, ils ont récemment arraché une porte et des bois de la toiture.

Sans songer à excuser les faits et gestes de la jeunesse gantoise, il convient de constater l'influence lamentable qu'exercèrent sur elle les exemples des allemands ; ceux-ci vivaient et plus eurs s'enrichissaient de rapines ; les vacances forcées, conséquence de l'occupation des bâtiments scolaires, plaçaient les enfants en contact constant avec les pillards de cuivre, de laine, de vins, de courroies, de lin, de coton et de beaucoup d'autres matières ; les allemands ne manquaient de rien ; pain, œufs, charbons, pommes de terre étaient pour eux ; et la population n'en obtenait qu'à prix d'or ; quoi d'étonnant que l'exemple de l'indélicatesse et le besoin de chauffage aient poussé des malheureux à voler du bois, dussent-ils, pour se le procurer, détruire des portes, des chassis ou des parties de toitures.

On est tenté d'excuser ces rapines, quand on songe à celles que pratiqua sous nos yeux l'administration d'une nation civilisée.

J'ai le devoir de rappeler dans ce rapport les réquisitions de cuivre au détriment des monuments gantois. C'est aux principaux d'entr'eux que l'autorité allemande s'en prit, à ceux qui, suivant la belle image de Pierre Nothomb, se suivent en file droite, au centre de l'agglomération, comme une escadre sur la mer. Quand l'étranger débarque à Gand et s'approche du cœur de la cité, c'est avec un profond sentiment de respect qu'il contemple la puissante série des monuments anciens, réunion de chefs-d'œuvre de hardiesse et de gloire. Cette sensation de respect n'effleura pas l'âme de l'envahisseur.

Le beffroi fut l'un des premiers monuments sur lequel s'exerça la rapacité teutone. Je n'entends pas narrer ici par le menu les longues négociations dont il fut l'objet entre le Collège échevinal et l'autorité occupante. Réquisitionnée pour servir de poste d'observation, la tour communale était de ce chef exposée aux attaques des avions alliés ; les archéologues allemands reprochaient aux français d'exposer leurs chefs-d'œuvre d'architecture en établissant des postes d'observation sur les tours d'églises ; on sait ce qu'il advint à cet égard pour les cathédrales de Reims et de Soissons, pour la collégiale de Saint-Quentin. Nos alliés alléguaient pour excuse que ces monuments étaient sur le front : *Salus populi, suprema lex*. Je signale l'argument sans l'apprécier ni l'approuver.

Les allemands ne pouvaient se prévaloir de cette considération, lorsqu'ils faisaient main mise sur le beffroi, monument caractéristique et de la plus haute importance pour Gand ; ils ne pouvaient alléguer la proximité immédiate du front. Au surplus la toiture en cuivre de la tour et sa riche décoration en bronze doré devaient tenter les sbires de la *Kupfercentrale*.

Lorsque à la date du 13 septembre 1917 l'ordre de livrer le métal de la toiture parvint à l'administration communale, celle-ci mit tout en œuvre pour écarter cet acte de vandalisme ; une volumineuse correspondance en fait foi ; on fit valoir l'importance du monument dans l'histoire gantoise, son ancienneté, son classement parmi les monuments de

1^{re} classe, les sacrifices importants faits par la ville de Gand pour la restauration en 1912.

L'allemand alléguait que la toiture était neuve et partant sans valeur historique. Le Collège échevinal fit à ce moment appel à la collaboration du bureau de la Commission locale des monuments.

Dans un court mémoire, nous fîmes valoir à la fois l'importance historique et la valeur artistique du beffroi, intimement lié depuis le XIV^e siècle aux annales de la cité, symbole des libertés communales, associé depuis cinq siècles aux joies, aux fêtes, aux réjouissances du peuple comme à ses deuils et à ses épreuves.

On ne peut contester la valeur historique d'un monument parce qu'au cours des siècles « il a subi des ans l'irréparable outrage », voire même des modifications dues au caprice ou à l'ignorance.

Ce fut le sort du campanile du beffroi gantois ; il fut plusieurs fois modifié ainsi qu'en témoignent la vue de Pierre de Keyser de 1524, celle de 1534, l'aquarelle de Liévin vander Schelden de 1584 ; en 1684, il menaçait ruine et Liévin Cruyl fut chargé d'étudier un projet de réfection ; vers 1735, le campanile fut refait avec flèche bulbeuse ; en 1771, on confia à Louis t' Kint une nouvelle restauration que constate, en 1818, le tableau de P. J. de Noter. L'état précaire de la charpente et des tourelles exigea leur démolition ; Roelandt dessina le nouveau campanile en fer dont la rouille eut raison et qui disparut, en 1912, pour faire place à l'œuvre superbe réalisée à l'occasion de l'Exposition universelle de 1913 ; elle n'a guère soulevé de critiques et a eu l'honneur de recueillir les suffrages unanimes de toutes les Commissions d'art.

Le temps fait son œuvre ; le souci du patrimoine artistique commande aux administrations publiques de réparer ses morsures. Le fait d'une restauration n'enlève pas à un monument toute valeur historique ; l'état-major de la 4^e armée affirmait le contraire.

Si l'argument paraît sans réplique à la science teutonne, pourquoi attache-t-elle tant de valeur historique au dôme

de Cologne, dont le chœur et les bas-côtés de la nef et la base des tours appartiennent seuls à la construction primitive et dont le transepts sud, la haute nef et la majeure partie des tours sont l'œuvre du XIX^e siècle ?

Pourquoi toute l'Allemagne protestante considère-t-elle comme intangible pour l'histoire de la Réforme et notamment pour son origine, le château d'Eisenach (XII^e et XIII^e siècle) qu'illustra Luther ? tout y était détruit ou peu s'en faut. Une restauration complète releva ces ruines ; aux yeux des protestants, ce travail fit revivre le souvenir de leurs origines ; malheur à qui entreverrait la possibilité de voir livrer à une destruction partielle ce souvenir de la vie du Père de la Réforme.

La cathédrale catholique de Cologne, le château protestant de la Wartburg à Eisenach, personnifient les deux croyances religieuses qui se partagent la faveur du peuple allemand ; ils sont liés à son histoire ; nul allemand, sauf peut-être les bolchévistes, n'oserait porter atteinte à l'un de ces édifices, sans provoquer des protestations légitimes. C'est ce sentiment qui a sauvé ces monuments contre la rapacité des chercheurs de cuivre.

Ce plaidoyer, repris par le Collège Échevinal dans sa réponse au chef de la 4^e armée, n'eut pas le succès désiré ; pour l'allemand, la vérité et la justice eu deçà des frontières perdent leur signification au delà de celles-ci,..... quand l'intérêt pèse de son poids sur un plateau de la balance.

Battus de ce côté, les défenseurs du beffroi se tournèrent vers l'empereur ; un mémoire lui fut adressé par le Collège échevinal ; n'eut-il pour résultat que de gagner du temps, cet expédient devait être employé ; un ordre du cabinet impérial suspendit provisoirement l'exécution de la menace ; mais bientôt la cupidité imposa silence à la conscience et l'ordre pressant d'enlèvement des cuivres parvint à la ville de Gand. Mais à ce moment la déportation de MM. Braun et De Weert et le refus du Collège comme du Conseil communal de collaborer avec des traitres à l'Administration de la ville firent disparaître toute opposition aux convoitises allemandes ; aux mains de valets de l'empire, le sort du beffroi ne

statues ornant les façades extérieures de l'Hôtel des postes ; la statue de l'aliéniste Ghislain ; le monument comte Oswald de Kerchove de Denterghem par Jef Lambœux ; tous furent enlevés ; la plupart furent brisés et envoyés en Allemagne ; les quatre statues du Théâtre flamand furent sauvées au dernier moment et cachées.

La Commission des Monuments secondée par un groupe d'artistes et d'esthètes fit de pressantes démarches pour obtenir que toutes ou, en ordre subsidiaire, quelques-unes de ces œuvres soient moulées avant leur destruction ; ses efforts aboutirent pour l'*Escout et la Lys* de Jacques de Lalaing.

Ce fut également au cours des derniers mois de l'occupation allemande que Wannyn, usurpateur d'un siège scabinal par la grâce du président Ecker, protecteur des traîtres, prépara la participation de la ville de Gand à l'exposition itinérante de la Flandre. L'opinion publique n'a guère connu ces préparatifs destinés, dans la pensée des activistes du *Raad van Vlaanderen*, à provoquer dans les principales villes allemandes et autrichiennes des manifestations en faveur de l'autonomie de la Flandre ; cette exposition voyageuse devait promener les chefs-d'œuvres et les trésors de nos archives, de nos bibliothèques et de nos musées ainsi que des reproductions des monuments les plus importants de la Flandre.

Notre collègue, M. Fris, défendit à cette occasion, non sans succès, plusieurs documents de la plus haute valeur, confiés à sa garde en sa qualité d'archiviste de la ville de Gand.

La Commission des Monuments fut invitée à se dessaisir des reproductions à grande échelle de tous les grands monuments de Gand ; ces énormes agrandissements photographiques avaient été exécutés pour la section documentaire de l'exposition rétrospective de l'Art ancien dans les Flandres, en 1913. L'attention du bureau de la Commission avait été éveillée depuis longtemps sur la possibilité de réquisitions de ce genre ; les mesures prises furent efficaces ; l'envoyé de Wannyn revint bredouille de son expédition et dut sans doute engager son maître à renoncer à son projet.

Au cours de la guerre et en dépit de la censure allemande, la Commission a également publié, sous le titre *Les Orfèvres flamands et leurs poinçons*, une reproduction des plaques du Musée d'archéologie de Gand.

Une publication, actuellement sous presse, est en souscription par les soins de la maison Van Oest de Bruxelles, sous le titre d'*Armorial de Flandre du XVI^e siècle* ; elle contiendra 819 armoiries coloriées de familles et communes de Flandre ainsi que de métiers gantois ; la notice est l'œuvre du distingué secrétaire de la Commission, M. Paul Bergmans.

Il n'y a pas lieu d'insister en ce moment sur ces travaux d'érudition ; mais j'avais le devoir de les signaler dans ce rapport, afin d'établir l'activité productive de la Commission des monuments de Gand.

J'ai la joie de constater qu'aucun changement ne s'est produit dans la composition de la Commission au cours des années 1917 et 1918. Trois sièges ont été, il est vrai, inoccupés par suite de la déportation en Allemagne de MM. Frédéricq, Pirenne et Verhaegen ; leur patriotisme les a désignés à la vindicte teutone ; l'internement des uns et l'emprisonnement de l'autre constituent pour eux un titre de gloire ; ils ont souffert pour le droit et la justice ; leur condamnation est un brevet de patriotisme.

La Société d'Histoire et d'Archéologie a rendu un légitime hommage à ses membres victimes des caprices de la *Commandantur* d'Etape ; la Commission s'est associée à cette manifestation d'admiration et de sympathie, comme elle a accueilli avec joie le retour de collègues hautement estimés.

Ma tâche étant accomplie, je veux clôturer ce rapport par une réflexion de portée générale.

Les dangers auxquels nos monuments et nos sites gantois ont été exposés au cours de la guerre mondiale nous les rendent plus chers encore après tant de destructions causées autour de nous et dont la vue nous émeut profondément. Que de ruines irréparables, que de bouleversements sauvages sur